

L'île des anamorphoses

version d'Alfred Boudry

Le lagon de Möbius

Voici l'un des plus étranges documents qui nous soient parvenus sur la Nomédie, dont rien ne nous interdit de croire que c'est là un autre nom de l'Île aux Anamorphoses. La nature hybride de ce texte explique sans doute qu'il n'ait jamais eu le moindre impact sur le public qu'il visait, à savoir celui des sciences humaines, à l'époque toutes naissantes.

L'espace en danger, le premier – et unique – éditeur de ce texte qui n'est ni chair ni poisson, n'a lui-même connu qu'une fulgurante carrière, au début des années 1930 à Bruxelles. En effet, les deux seuls autres titres de sa collection n'ont pas su, eux non plus, atteindre leur public, lequel n'était guère mieux défini que celui du *Lagon de Möbius* ; à moins que tout simplement il n'existât pas encore.

Le tort de l'éditeur fut de penser qu'on lui accorderait le genre de crédit que l'on accordait à la fin du XIX^e siècle aux « artistes mystiques ». Hélas, ses trois (ou quatre, comme on va le comprendre) auteurs-phares n'étaient pas des Breton ou des Yeats, pas même des Blavatsky ou des Eddy-Baker, et l'entreprise fut un échec – sans le moindre retentissement. Le temps des chimères positivistes était terminé et le modernisme menait déjà ses troupes à l'assaut de l'Histoire, avec le succès que l'on sait.

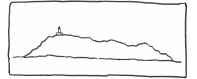
C'est donc avec une immense surprise et un réel plaisir que nous avons reçu un jour une invitation à venir consulter cet exemplaire rarissime du *Lagon de Möbius*, peut-être l'un des derniers encore en circulation, chez monsieur Savoy Nerecim lui-même, à Sofia. Du haut de ses 102 ans, l'illustre « écrivain sans roman » nous a reçus cordialement, nous a enchantés de ses anecdotes savoureuses et nous a offert un exemplaire du livre. Il nous a assuré qu'il en possédait encore un lui-même, en très mauvais état, et nous a tant pressés d'accepter que nous n'avons pu refuser ; pourtant, de simples photographies nous

1

aurai-ent contentés.

Lorsque nous lui avons demandé s'il croyait le récit authentique, le vénérable « témoin universel du XX^e siècle » (pour reprendre les termes d'un journaliste) s'est contenté de sourire, et de fermer les yeux. Nous l'avons laissé seul, avec son infirmière et secrétaire dévouée.

C'est plus tard, alors que nous étions réunis dans la salle de travail du comité de la Bibliothèque nomédienne pour y lire tous ensemble le *Lagon de Möbius* (afin d'éviter



de le faire circuler, ce qui l'aurait abîmé) que l'un de nos membres avoua quelque chose. Lors de notre visite chez Savoy Nerecim, il avait fait usage des toilettes, qu'on lui avait indiquées sommairement. S'étant perdu à un croisement de couloirs, il avait soulevé une tenture, croyant y trouver l'entrée des commodités. Ce n'était qu'un placard où s'entassaient des caisses d'aspect vénérable. Il s'apprêtait à laisser retomber le rideau pour reprendre ses recherches – qui devenaient pressantes – lorsque son regard exercé tomba sur une mention au côté d'une caisse de bois. C'était écrit en français, à la plume et tout en rondes.

L'espace en danger, éditeur

21 Bd Jacques

Bruxelles

La caisse contenait quelques dizaines d'exemplaires de l'ouvrage. Nous ne saurions donc affirmer que M. Savoy Nerecim fut le fondateur de la maison L'espace en danger ; un lien, pourtant, est évident. Mais lequel ?

LE LAGON DE MÖBIUS

par Sei Arboras et/ou John Katharyn

essai d'économie sociale

ou

l'absence de structure sociale est-elle le signe d'une société absente ?

*

Il plut quarante jours
avant de comprendre
que je ne l'aimais plus.

Il tonna et gronda
la quarantième nuit
avant que l'aube
ne lui révèle mon absence
parallèle, cruelle.

Il était aile, je suis une île



qui s'effiloche à l'horizon.

Il était l'heure, j'avais le temps.

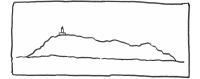
I

Normalement, nous devrions commencer cette étude par une définition des termes que nous entendons utiliser. Le plus important est celui de Nomédien. Si nous faisons cela, cette étude sera terminée avant même d'avoir commencé. Car nul ne sait ce qu'est un Nomédien, pas même les Nomédiens. Leur posions-nous la question que chacun répondrait « C'est moi », ou plus vraisemblablement rien.

Suggérera-t-on qu'il s'agit d'un « habitant de la Nomédie » que l'interpellé/e répondra quelque chose comme « Je n'habite partout » ou « De la Nomédie glisse sans cesse sous mes pas et j'ignore où elle me mène » ; ou encore « Est-ce qu'un sourire habite son visage ? » À ceux qui n'ont pas passé beaucoup de temps sur le continent nomédien, ces réponses paraîtront sibyllines, obscures, incompréhensibles, pour ne pas dire bouddhistes. Pour nous, qui sommes restés échoués quatre ans sur ses rivages, ce sont là des échantillons fort courants de cette « sagesse » propre au continent, que tous ses habitants pratiquent spontanément depuis leur plus tendre enfance, voire avant.

Car dans la bouche d'un Nomédien, tout peut prendre sens, y compris les fautes de grammaire, qui semblent toujours cacher quelque chose à l'interlocuteur qui les produit, et sont sources de plaisanterie. Ces « nomédismes », où les apprennent-ils ? N'allons pas imaginer un gène de la sagesse ; poser cette question revient à poser celle de leur éducation. Nous en sommes très vite venus à l'aborder, quelques semaines seulement après notre naufrage volontaire sur une plage de la Nomédie méridionale, alors que nous commençons à peine à maîtriser les rudiments de la langue locale.

À vrai dire, une partie de la réponse nous était déjà connue mais nous n'en avons pas pris conscience. C'est qu'ici, personne n'enseigne ; ou plutôt, tout le monde le fait. Très tôt, nous avons cherché à rencontrer des gens capables et désireux de nous apprendre leur langue et leur culture. À chaque fois, on nous regardait avec curiosité. Nous cherchâmes des écoles où nous aurions pu tenter de nous immiscer ; il n'y en avait pas, ou bien elles étaient clandestines et nous ne les trouvions pas. Au bout d'un an, il fallut nous rendre à l'évidence : l'enfant nomédien apprend en observant, en écoutant, en questionnant, tout le monde.



Ce qui implique qu'on lui répond à chaque fois qu'il pose une question, qu'on prend le temps de lui répondre ou de lui montrer. Et c'est là une première différence de taille avec nos sociétés agitées : le Nomédien adulte interrompt volontiers ce qu'il est en train de faire, pour se consacrer entièrement à quiconque l'interroge. Mieux encore : lorsqu'un Nomédien demande quelque chose à quelqu'un et que cette personne n'interrompt pas son occupation, le quémandeur ne se vexe pas, n'insiste pas, n'en conçoit aucun ressentiment, et va chercher une autre personne plus disponible. En général, à moins de vouloir connaître une chose inappropriée à la situation (par exemple, le résultat d'une addition alors qu'un raz-de-marée est en train de tout emporter), le quémandeur n'aura pas longtemps à attendre avant de trouver quelqu'un qui soit prêt à lui répondre.

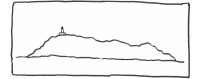
Nous pouvons même affirmer qu'un Nomédien qui ignore quelque chose ne prend pas la mouche et ne sombre pas dans un accès de mauvaise foi, comme c'est le cas d'un être humain dit normal pris en flagrant délit d'ignorance, d'incompétence, d'incurie ou d'iniquité.

Cette disponibilité de (presque) tous les instants fait partie si intégrante de la vie nomédienne qu'un sociologue occidental n'hésitera pas à considérer qu'elle lui est fondatrice. Or il s'agit là d'un trait de caractère que rien ni personne n'inculque activement ; il est là, général, atavique, imprégnant tout comme une évidence dont la dénégaration ne peut guère entraîner qu'un haussement d'épaules amusé.

Mais qu'en est-il des autres critères qui définissent une culture ? Une langue peut-elle s'enseigner de cette manière ? Nul doute qu'aucun linguiste, ethnologue ou expert occidental ne croira la chose possible. Pourtant, nous n'avons trouvé aucune preuve du contraire ; les indices que tout fonctionne ainsi, par imprégnation et diffusion pour ainsi dire osmotique, sont omniprésents en Nomédie.

Le propre d'une Anamorphose est qu'elle change d'apparence selon le chemin que l'on parcourt pour la contempler, et qu'il existe un moment où son sens se révèle. Mieux encore, certaines anamorphoses particulièrement virtuoses sont capables de révéler plusieurs sens, en autant de moments épiphoniques.

Après une année de présence sur l'île, nous avons résolu de tenter une expérience, en interrogeant les Nomédiens sur un sujet précis. Nous avons constaté l'absence générale de rituels de quelque sorte que ce fût. Les Nomédiens ne répétaient jamais les mêmes



gestes quotidiens ; disons qu'ils avaient pour habitude de ne pas avoir d'habitudes. C'est-à-dire qu'un individu donné ne reproduisait jamais les mêmes gestes, tandis que les mêmes gestes pouvaient être répétés par un individu différent (encore que dans des circonstances différentes). Dans ces conditions, nous ne comprenions pas comment il était possible pour les Nomédiens d'établir une « religion » (si tant est qu'ils en aient besoin ; nous y reviendrons peut-être) par la force des choses.

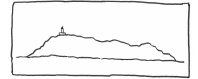
Ce fut donc le sujet de notre questionnaire.

En deux jours à peine, nous avons recueilli des centaines de réponses. La plupart, en fait, consistaient à nous demander de quoi nous parlions exactement. Il nous fallut donc définir le concept de religion à des gens qui n'en avaient pas la même conscience que nous. Entraînés par la « coutume » d'éviter les répétitions, nous nous sommes vite aperçus que les définitions de *la* religion dépendent beaucoup *des* religions, et qu'il n'est pas du tout évident d'en saisir l'essence ; si tant est qu'elle existe. À la fin de la journée, nous en étions à débiter les contradictions les plus flagrantes sur un ton solennel. Ce n'était pas grave : nos sondés du soir ne comprenaient pas plus que ceux du matin.

Finalement, vers la fin de la deuxième journée, après des centaines de réponses polies mais négatives (« Pas besoin, merci », « Ça a l'air amusant ; j'en parlerai à mon prochain^{/voisin} », « Est-ce que ça rend le poisson plus savoureux ? »), quelqu'un eut soudain l'air de se souvenir de quelque chose et nous raconta ceci : « L'an dernier, j'étais dans la plaine jardonique. Ils avaient inventé une occupation^{/jeu} qui ressemble à ce dont vous me parlez. Tout le monde portait un coquillage en sautoir et ils nageaient de la même^{noix de coco} manière. C'était tout-à-fait curieux/^{démangeaison}. Au bout d'un mois de ce régime^{/bonace}, on s'ennuyait tellement/^{carie dentaire} que les gens ont décidé dans un bel ensemble que cette... chose ne devait plus être expliquée/montrée aux enfants. Deux semaines plus tard, c'était réveillé/^{plongeon} fini : tout le monde nageait de nouveau à sa/^{toutes} façon/s. Vous pensez qu'il peut s'agir de ça ? »

Cette personne voulait tant nous faire plaisir que nous lui avons répondu oui. Elle a bien vu que nous ne la croyions pas ; mais elle ne s'est pas vexée pour autant. Le lendemain matin, nous avons modifié l'expérience.

Le terrain religieux nous semblait peu probant, voire inepte ; non seulement l'humanité n'a pas tout le temps eu besoin de religion mais aucun de nous deux n'en était spécialiste. Nous n'avons pas eu besoin de réfléchir longtemps pour choisir un sujet



plus décisif : tant de gens considèrent la religion comme un phénomène « naturel » sous le seul prétexte qu'il est présent dans presque toutes les cultures que notre nature personnellement sceptique nous a rapidement poussés à oublier cette idée fantasque et subjective. Il nous fallait un sujet plus concret, plus aisé à manipuler : l'argent.

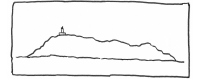
Mais la question du commerce, nous nous en sommes vite rendu compte, était plus épineuse que celle de la religion. Car les Nomédiens n'ont pas de commerces au sens où nous l'entendons. Ils produisent de la nourriture, certes, et des objets manufacturés, des œuvres d'art et aussi des objets incompréhensibles. Tous ces produits sont consommés et distribués, d'une manière qui laisserait perplexes bon nombre d'Occidentaux et d'Orientaux. Avant d'aborder le sujet de notre enquête sur la monnaie au sens nomédien du terme, il nous faut donc décrire un marché nomédien typique (si tant est que ce dernier adjectif puisse s'appliquer à quoi que ce soit de nomédien).

Tout d'abord, les marchés en Nomédie ne se déroulent pas régulièrement, pas plus qu'ils ne sont tenus à des endroits déterminés et régulés par une autorité qui prélèverait une taxe. Disons-le une fois pour toutes, au risque de passer pour des fabulateurs : s'il y a des représentants de l'autorité en Nomédie, ils sont aussi invisibles qu'efficaces. En quatre ans, nous n'avons jamais croisé le moindre uniforme, personne ne nous a jamais abordés pour nous contrôler ou nous demander qui nous étions, personne ne nous a jamais taxés sur quoi que ce soit.

En l'absence de calendrier imposé, il semblera difficile d'admettre que le public puisse se tenir informé des lieux et dates des différents marchés. Pourtant, le fait est indéniable : les marchés existent, sont fort vivants, très fréquentés et présentent une grande richesse de biens et de services consommables.

Comme nous l'avons peu à peu constaté au cours de notre séjour, les Nomédiens semblent posséder un sens de la communication très aigu, d'une efficacité à peine croyable qui confine à la méthode pratiquée par les insectes dits sociables. Nous en avons fait l'expérience directe : une phrase prononcée par John à une extrémité d'un marché est parvenue aux oreilles de Seï, sans la moindre déformation, moins de trois minutes plus tard, à l'autre bout ; et avec le sourire ! Nous avons mesuré ensuite le terrain parcouru ; compte tenu de la foule, il aurait fallu à un coureur environ deux minutes pour traverser le marché.

Il ne nous appartient pas de savoir si les Nomédiens utilisent un autre mode que la parole pour communiquer entre eux. Sont-ils capables de contrôler leurs émissions de



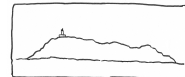
phéromones, comme certains insectes ? Maîtrisent-ils des techniques de purification/nettoyage qui permettent à tout message de conserver l'intégralité (donc l'intégrité) de son contenu, quelles que soient les conditions de son émission, de sa prosodie et de son signifiant ?

Écartons d'emblée l'hypothèse de la télépathie, qui ne fera guère frémir que les amateurs de solutions faciles et sensationnalistes. Nous n'avons pas constaté le moindre indice de facultés extrasensorielles chez les Nomédiens, sinon leur proverbiale intuition. À chaque fois que nous nous sommes retrouvés en situation de manifester nos désirs, il a fallu les exprimer clairement, par mots ou par gestes. Pourtant, force est de constater que la capacité des Nomédiens à devancer les désirs d'autrui est stupéfiante. En une occasion inoubliable, il est même arrivé qu'un cadeau spontané ait plongé Sei dans une crise de larmes dont il fut difficile de savoir si c'étaient des sanglots de joie pure, de frayeur ou d'une autre chose, indéfinissable, entièrement neuve, comme... une émotion qu'elle n'aurait jamais éprouvée jusque-là.

Nous le répétons ici : il n'y a rien de surnaturel dans la faculté du Nomédien moyen à communiquer avec clarté et presque instantanément. Il s'agit peut-être simplement d'une faculté (acquise) de filtrer la quasi intégralité des parasites inhérents à toute communication, notamment les tabous sociaux, les craintes personnelles, les émotions subjectives, bref, tout l'appareil de la prosodie. Ce qui nous amène à décrire un autre aspect étonnant des marchés nomédiens : leur extrême vivacité.

Car non seulement ces marchés se montent en quelques minutes à peine, mais ils se dissolvent aussi vite, parfois en moins de trente minutes, et sans laisser de déchets (à l'exception d'un tas bien spécifique, que nous allons expliquer). On posera donc la question : en si peu de temps, les marchandises ont-elles seulement le temps d'être échangées ? La réponse est clairement oui ; nous avons pris la peine d'observer les étals présents sur plusieurs marchés et d'interroger leurs tenanciers. La quasi totalité des produits offerts changent de main au cours d'une seule séance. Quant à ceux dont personne n'a voulu, ils sont déposés ensemble, en général sous un arbre ou sous un auvent de fortune laissé là par l'un des marchands.

Et que deviennent ces objets, une fois le marché dispersé ? Ils sont ramassés (sans la moindre altercation, notons-le au passage) par les gens qui n'ont pu participer au marché, soit parce qu'ils sont arrivés tard soit parce qu'ils n'avaient rien à échanger. Ces gens sont-ils des crève-la-faim, des réprouvés, des hors-la-loi ? Absolument pas.

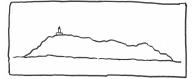


Interrogés par nous, ils n'ont pas caché leur situation : soit qu'ils n'avaient rien à ce moment-là (ce qui implique que la pauvreté, chez les Nomédiens, est toujours un état passager), soit qu'un incident les avait empêchés d'amener leur production personnelle à temps, soit qu'ils l'avaient perdue en venant, c'est-à-dire qu'ils l'avaient donnée à qui en avait plus besoin qu'eux.

On voit là qu'il n'est toujours pas question de circulation de monnaie entre les Nomédiens. *A priori*, on serait tenté de croire qu'ils pratiquent tout bonnement le troc ; peut-être sous une forme très élaborée. En vérité, si l'on observe d'assez près, on verra qu'il n'en est rien et que leur système (si tant est que l'on puisse employer ce terme horriblement moderne) est à la fois plus complexe et plus simple.

Après avoir suivi (avec leur consentement) quelques personnes lors de leurs évolutions sur plusieurs marchés, nous avons remarqué que toutes les transactions ne suivaient pas le même modèle, et qu'elles ne s'effectuaient pas toujours pour les mêmes raisons. Voici quelques-uns des principaux motifs que nous avons pu dégager :

- offrande spontanée ; exemple : quelqu'un muni d'un chapeau s'adresse à une personne sans chapeau et lui donne le sien ;
- échange spontané : deux personnes avec chapeau respectif se croisent et échangent leurs couvre-chef ;
- prise spontanée : quelqu'un s'empare d'un chapeau directement sur la tête de quelqu'un et s'en coiffe aussitôt ;
- échange négocié : une personne échange son chapeau contre les bottes d'une autre, ou une chanson ou un poulet ou sac de clous. Bien souvent, l'objet reçu va changer de mains plusieurs fois dans les minutes qui suivent ; il peut même arriver qu'il revienne à son détenteur d'origine, auquel cas cela provoque un éclat de rires et, une fois sur deux environ, l'objet finit au « rebut » (le tas qui sera laissé à la fin du marché) ;
- offrande négociée : une personne à chapeau aborde une personne à bottes, qui préfère la ceinture du premier ou une chanson ; les discussions de ce genre durent entre trois secondes et une minute ;
- prise négociée : quelqu'un s'empare du chapeau sur la tête d'un autre, qui demande alors quelque chose en échange (un poème, un baiser, des chaussures) ou bien s'écrie « Envole-toi » en riant, sans que l'on sache si ses paroles s'adressent à l'objet pris ou au preneur ;



– échange/prise avortée : quelqu'un dont on a pris le chapeau peut s'en ré-emparer aussitôt ; il n'y a pas d'altercation ; ce cas de figure débouche parfois sur un modèle de transaction plus rare, que nous avons appelé :

– promesse de « vente » : lorsque quelqu'un prend un objet qu'on lui reprend, le repreneur (nous ne dirons pas « propriétaire » pour des raisons qui doivent commencer à paraître évidentes) est censé indiquer – bien qu'il n'y soit pas tenu – où, ou grâce à qui, le demandeur pourra se procurer un article identique ou équivalent ;

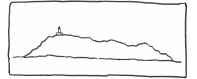
– réparation : il arrive parfois que la transaction ne concerne pas l'obtention d'un article mais son état. La personne abordée effectue la réparation et le demandeur « paie » en montrant ses « possessions » (les objets qu'il a sur lui, ou bien elle offre un échantillon de ses talents) parmi lesquelles le réparateur choisit (ou pas) un ou plusieurs articles. Il peut arriver que l'article choisi soit précisément celui qui vient d'être réparé. Lorsque cela arrive, le demandeur éclate de rire ; s'il ne le fait pas, cela signifie que la transaction est annulée et il garde l'article (il arrive même qu'il le remette aussitôt dans l'état qui précédait la réparation, mais cela est rare) ;

Enfin, le cas le plus incroyable :

– convoitise commune : lorsque deux ou plusieurs personnes désirent le même objet unique, c'est son fabricant qui tranche ; il peut décider de détruire l'objet sur-le-champ, d'en fabriquer un autre, de le confier à l'un plutôt qu'à l'autre des prétendants (ce qui donne lieu à un jeu social des plus compliqués, mais n'impliquant aucune hiérarchie figée), de l'annuler, c'est-à-dire de considérer que l'objet n'est pas vraiment là. Si l'objet est unique et *irreproductible*, il arrive le plus souvent que ses *convoiteurs* bâtissent ensemble une habitation qu'ils vont partager jusqu'à ce que l'un d'eux se lasse, soit de l'objet, soit de ses co-utilisateurs.

Au sujet des services, nous n'avons jamais compris comment les Nomédiens savent quasi spontanément que telle ou telle personne possède telle ou telle compétence ; nous en sommes venus à croire que tous savent tout faire, avec plus ou moins de bonheur mais avec une assurance et un talent certains. Mais alors dans ce cas, à quoi bon s'adresser à l'un ou à l'autre plutôt que de tout faire soi-même ? Voici un extrait de ce qui fut notre plus courte enquête :

Seï – *Atimedo* !



Le Nomédien abordé (qui venait de faire arranger ses sandales par une Nomédienne, laquelle s'était payé d'une noix de coco) – Oui, dometi'a ?

Seï (une des ses sandales à la main, une lanière déchirée) – Peux-tu me réparer ceci ?

Le Nomédien – Bien sûr.

(Il arrange la sandale avec dextérité, puis prend un bracelet de coquillages au poignet de Seï.)

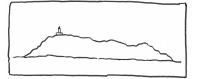
Seï – Une question ! Pourquoi as-tu fait arranger ta sandale par cette Nomédienne, puisque tu sais aussi le faire toi-même ?

Le Nomédien – Parce qu'elle avait soif.

Cet exemple n'illustre que des transactions d'ordre pratique, quotidien et, disons, artisanal. Pour l'instant, nous n'avions encore observé aucune opération réellement complexe, impliquant des notions abstraites, pas plus que des notions artistiques ou relevant d'une compétence spécialisée. Si celles-ci avaient eu lieu (et nous ne doutions pas que les Nomédiens devaient fatalement les pratiquer aussi), elles ne se déroulaient pas sur les marchés spontanés. Il nous fallait découvrir où et comment.

Pour ce faire, nous avons lié connaissance et amitié avec deux Nomédiens, dont nous n'oserons pas écrire qu'ils formaient un couple : Malitanno et Boyifunna. Nos liens se développèrent rapidement au point que nous ne pouvions plus nous passer de leur présence, parfois à leur détriment, jusqu'à ce qu'ils nous quittent vraiment... Pardon : jusqu'à ce qu'ils décident de suivre un autre chemin que le nôtre. Ils nous ont appris leur écriture, si simple et si sublime à la fois. Ils nous ont appris des myriades de choses qui feraient frémir de terreur l'Occidental moyen et d'incompréhension l'Oriental moyen ; ou l'inverse.

Par exemple, après des explications interminables et échevelées, ils ont fini par saisir ce que nous entendions par la notion d'argent, de monnaie, de finance. Et ils nous ont expliqué alors qu'une telle substance, si elle existait « vraiment », serait comme une maladie sur le corps de celui qui la conserverait, et qu'elle le rendrait inapte à vivre sur la terre et dans l'eau, parce que le poids de ses richesses l'obligerait à demeurer sur place et à s'enfoncer dans le sol, et il ignorerait à jamais ce qui se passe « entre le ciel et le sous-sol ».

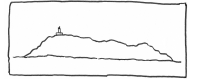


Nous avons tenté de leur faire saisir que la monnaie n'est pas forcément matérielle, qu'elle peut fort bien ne rien peser. « Dans ce cas, nous ont-ils dit, comment la connaissez-vous ? » « Parce qu'il suffit de dire, avons-nous répondu : j'ai tant d'argent. » Malitanno et Boyifunna nous ont regardés en éclatant de rire. « Et s'ils mentent ? » Nous nous regardâmes. « Nous pensions que vous ne mentiez jamais. » Ils rirent encore plus, si c'était possible. « Et comment voulez-vous avoir de l'imagination si vous ne savez pas mentir ? Écoutez-moi : je suis un petit oiseau. Je suis un calamar bleu ! Ma mère était une rhytine... Ah, tiens ! Ça, ce n'est pas un mensonge. » Il y eut trois secondes de silence, pendant lesquelles nous évitâmes de nous regarder. Puis Malitanno et Boyifunna éclatèrent de rire, ce qui les mit bientôt en état de passer à une autre activité, plus intime.

Après leur départ, nous étions en mesure de définir quelque chose qui pouvait se rapprocher d'un semblant d'économie nomédienne. Mais il nous fallait plus d'éléments pour en avoir une vue d'ensemble. Il s'agissait surtout d'élucider la question des produits d'origine étrangère ; car certains éléments – certes minoritaires, mais indubitablement présents – dans les objets d'art/^{isanat} tendaient à prouver que les Nomédiens avaient des rapports avec le monde extérieur.

Mais ce n'était pas facile. Rien ne correspondait à ce que nous voulions dire. Le moindre tronçon de phrase paraissait affreusement bancal ; quant aux phrases entières, elles s'appliquaient aux Nomédiens comme... un principe de géométrie axiale à un éléphant, ou un raisonnement humaniste à un capitaine d'industrie. Il nous fallait recourir à d'autres méthodes, plus pratiques, voire expérimentales.

Nous avons besoin de temps pour établir un mode de recherches appropriés, un protocole, fabriquer les outils qui nous permettraient de prendre des notes, des témoignages... Nous nous mîmes au travail assidûment, sans lever la tête vers le ciel.



II

Ce que vous lisez maintenant est différent. Il ne s'agit plus d'un journal à quatre mains. Nous ne l'écrivons plus à deux, car nous ne sommes plus deux. Notre couple a disparu parce que l'un de nous a disparu. Il n'en reste qu'un témoin.

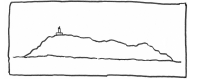
J'écris ceci depuis un refuge, loin de la Nomédie. Quelque part dans le monde « civilisé », celui où je dois « gagner ma vie » d'une manière ou d'une autre, ce que je n'ai jamais eu à faire là-bas. Par exemple, je vous raconte mon histoire – notre histoire, qui est aussi, un peu, celle de Neuf-Sens – parce qu'un éditeur me l'a achetée pour vous la revendre (après l'avoir « éditée », comme ils disent, c'est-à-dire après l'avoir modifiée. Percevrez-vous ces modifications ? Vous n'en saurez rien. Vous ne saurez jamais {ce} qui {me} manque. Peut-être même que c'est moi, Neuf-Sens. Mais cela devient trop compliqué. Aussi, je referme cette parenthèse.)

En attendant que cette histoire vous parvienne et me fasse vivre, j'ai réintégré le monde qui a suivi la Crise économique, le Jeudi Noir de 1929. Je veux dire par là que j'ai un boulot mesquin qui me permet de survivre. Ne me demandez pas pourquoi je survis. Pour la même raison que vous, sans doute. Par atavisme et sournoiserie. Par aveuglement et surdité. Par non désir de non lucidité.

Cette transition brutale dans le récit – cette rupture intolérable – vous déstabilise, vous gêne, peut-être même vous persuade-t-elle que cette histoire est fausse. Je vous comprends. Vous n'avez nulle obligation de vous y accrocher. Savoir que la Nomédie a peut-être existé quelque part, en quelque temps, ne vous aidera pas à mieux vivre en-dehors d'elle. Je ne vends ni une religion ni un remède miracle. Je raconte ma vie. Ma demi-vie.

Sept ans se sont écoulés depuis la première partie de ce texte, depuis le début de notre journal. Il vous incombe de meubler ce gouffre avec ce que vous avez sous la main. Que faisiez-vous il y a sept ans ? Qu'avez-vous accompli ? Vous en souvenez-vous ? Combien de fous, de folles avez-vous aimés ? Déçus ? Trompés ? Enchantés ? Comblés ? Perdus ? Combien de fois avez-vous fait le tour de la Terre ? Vos enfants sont-ils toujours « à la maison » ? Vos parents sont-ils toujours « de ce monde » ? Qu'avez-vous appris ? À qui l'avez-vous transmis ?

Je vous ennuie, avec mes questions. Vous voulez savoir ce qui s'est passé, pendant ces sept autres années. Je vais vous le dire. À mon rythme. N'essayez pas d'imaginer ma



voix. Vous ignorez qui je suis. Vous ne le saurez pas. Écoutez *ce* que je dis, non *la manière* dont je vous le dis.

La nuit où nous avons commencé à élaborer notre science nouvelle, nous étions si absorbés dans notre tâche que nous n'avons pas vu les nuages sombres s'accumuler dans le ciel. Nous n'avons pas écouté le vent souffler ni la pluie tomber. Nous faisons joyeusement le tri des cadeaux, des œuvres d'art, des outils que l'on nous avait donnés à profusion. C'était un travail difficile et exaltant. Au petit matin, épuisés, nous nous sommes endormis, pelotonnés l'un contre l'autre. Un des coins de la hutte était encombré d'objets que nous n'avions pas réussi à élucider. Ils devaient servir de base à notre expérience.

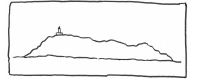
Le vent emportant les palmes du toit nous a réveillés. Un ciel noir et strié d'éclairs nous surplombait. Des trombes d'eau nous cinglèrent le corps, nous éveillant instantanément. Nous étions en péril.

Nous agrippant l'un à l'autre, nous avons couru sans but, cherchant un abri solide. Il n'y en avait pas ; la hutte s'était désagrégée. Les objets volaient, disloqués, menaçants. Nous avons dû nous mettre à ramper pour ne pas être emportés. Nous étions nus comme des vers. Les éclairs incessants nous révélaient des obstacles autour de nous, qui avaient disparu dans l'éclair suivant.

« Aux rochers ! » cria l'un de nous. Nos mains étaient encore enlacées. Comme des lézards, nous avons gagné un amas rocheux, à quelque distance de là. Nous nous sommes blottis entre les plus gros d'entre eux, à l'abri du vent et de la pluie, un peu. Nos mains, nos ventres écorchés, saignaient. Nos yeux pleuraient, nos dents claquaient. Nos vies étaient en suspens. Je ne sais lequel de nous deux s'endormit le premier, au bout de plusieurs heures harassantes.

En m'éveillant, il n'y avait personne à mes côtés. Ce que je ressentis à cet instant doit ressembler à ce qu'éprouve le condamné à la pendaison lorsque la trappe s'ouvre sous ses pieds. Mes yeux à peine décillés, je poussai un hurlement d'animal acculé. À quatre pattes, je gagnai la sortie de notre cachette. Le sable était trempé, la roche contenait des flaques d'eau glacée où mes pieds et mes mains s'enfonçaient. Je me coupai encore les chairs ; mes plaies se rouvrirent.

Mon amour était debout, à quelques dizaines de mètres, en direction de la mer. Et c'était la seule silhouette encore debout à perte de vue, et cette silhouette me regarda. Je cessai



de hurler. Tous les arbres étaient couchés. Il n'y avait plus d'horizon, sinon la mer parallèle au ciel, et des montagnes au loin, vers l'intérieur de l'île. Des choses incompréhensibles jonchaient le sol, la plage, sous une couche d'algues arrachées au cœur de l'océan. L'air était glacé. Je tremblais. Mon sang gouttait entre mes doigts, sur mes pieds.

Parvenus à un pas l'un de l'autre, nous sommes restés ainsi, longtemps, paralysés. Incapables de nous toucher, de parler. De pleurer.

Nous avons lavé nos plaies dans l'eau de pluie, au creux des rochers. Nous avons essayé de faire l'amour, pour nous réchauffer. Nous avons trouvé une noix de coco, que nous avons mangée lentement, avec mille précautions. La nuit approcha. Nous ne pouvions faire de feu, tout était détrempe. Nous serions morts si nous n'avions pas été trouvés.

Alors que le soir allait tomber, nous avons vu des lumières, au loin, qui se déplaçaient lentement, le long du rivage. Nous tenant par la main, marchant prudemment sur les débris, nous nous sommes dirigés vers elles. Il nous fallait faire vite, parce que la nuit tropicale s'installe en quelques minutes. Et le ciel, au loin, était encore assombri de la tempête.

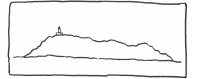
Quand il fit tout à fait noir, nous étions encore loin des torches et des lanternes. Il nous aurait fallu crier, mais nous n'en pouvions plus. Quelque chose, un ressort vital, s'était brisé en nous. Ce qui sortait de nos bouches n'était qu'un long gémissement, que chacun reprenait quand l'autre cessait, inconsciemment, en un souffle continu.

Aveugles, nous avons continué à progresser, marchant sur des choses non identifiables, blessantes. Puis l'un des porteurs de flambeaux nous entendit. Nous l'avons vue se tourner vers nous ; une femme. Elle cria quelque chose, ni un avertissement ni un cri de frayeur. D'autres voix lui répondirent, se rapprochèrent.

C'était une équipe de secours qui inspectait le rivage. On nous donna de la chaleur et de la nourriture, du réconfort ; l'un d'eux chanta pour nous, autour d'un feu. Nous nous sommes endormis, sachant que le lendemain, nous ne serions plus seuls.

Au matin, nous étions des milliers. Les Nomédiens étaient venus de l'intérieur des terres pour fouiller le rivage, nettoyer, récupérer les débris utilisables ou en faire des tas, les brûler. Chercher des corps.

Des corps, nous en avons trouvés. L'un d'eux avait été foudroyé, et nous étions d'abord passés à côté, croyant qu'il s'agissait d'une souche calcinée, aux contours étranges dans



la nuit. C'est en le découvrant que les gens se remirent à parler, parler pour dire autre chose.

Je compris en les écoutant qu'ils voulaient laisser le corps tel quel, recroquevillé, noirci, mutilé, les mains levées vers le ciel, le visage écartelé sous son crâne transpercé. C'est en voyant nos mines affolées qu'ils comprirent que nous ne le supporterions pas. Ils l'enterrèrent, presque à regret.

La vie recommença, sentimentale et sublime. Des équipes construisaient des huttes, grandes ou petites. Des rires retentissaient parfois, des gens parlaient, d'autres venaient ou revenaient, portant des nouvelles. La tempête avait duré trois nuits et trois jours sur l'autre rivage, de l'autre côté de la montagne ; ici, une seule.

Nous aurions pu demander combien elle avait fait de victimes, mais nous savions qu'ils n'en tenaient pas le compte. Les quelques blessés découverts avaient été soignés sur place, dans des abris que l'on construisait directement autour d'eux. En une occasion, j'en profitai même pour étudier comment travaillent leurs médecins. Si je vous le dis, vous ne me croirez pas ; aussi vous laisserai-je dans le doute, pour l'instant, le temps pour vous de vous habituer à l'idée que tout ce que vous croyez savoir est...

Inutile que je le dise maintenant.

Nos coupures à tous deux avaient cicatrisé depuis longtemps lorsqu'on vint nous parler de Neuf-Sens. Un Nomédien qui venait à peine de se joindre à notre groupe s'approcha de moi et désigna un point sur la partie gauche de mon ventre. Il montrait la cicatrice de mon ablation de l'appendice.

– On a trouvé quelqu'un qui porte le même tatouage ; de l'autre côté de la montagne, près de l'embouchure de la rivière frillonante. Une femme.

Nous nous sommes regardés ; cela signifiait qu'une Autre avait atteint la Nomédie.

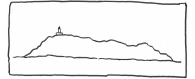
– Est-elle morte ? demanda l'un de nous.

– Non, répondit le voyageur. D'après ce que je sais, ses jambes sont brisées et elle ne parvient pas à s'éveiller.

– Pouvez-vous nous y accompagner ?

– Je suis venu ici, répondit-il avec un sourire.

J'avais oublié qu'un Nomédien a pour habitude de ne pas rebrousser chemin. Je cherchais des mots pour m'excuser – il n'y en a pas vraiment ; enfin si, mais l'expression est longue et compliquée, ensuite il faut faire l'amour ou préparer un repas pour vingt personnes – quand cet homme nous proposa d'exécuter une carte pour nous.



Mon amour acquiesça, pour que je me calme, et le voyageur se servant de palmes et de coquillages, tressa en quelques instants un treillis grand comme les deux mains ouvertes, qui représentait la plaine où nous étions, le rivage d'un côté, la montagne au centre, puis le chemin pour la traverser, le col à franchir et la rivière frillonnante descendant vers l'autre rivage.

– La hutte qui a été construite au-dessus d'elle, nous dit-il, se trouve à la limite de la forêt, avant la fontaine grondineuse, au bord de la rivière.

Et il inséra une perle à l'endroit correspondant, ajoutant : « Si elle vient du même horizon que vous, cela lui fera plaisir de vous voir en s'éveillant. »

Les Nomédiens n'ont pas le sens des euphémismes.

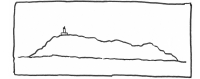
Nous sommes partis dès le lendemain matin, après nous être assurés que l'on n'avait plus besoin de nous (ce qui nous valut d'être chassés d'un sourire et d'un geste de la main).

III

Plutôt que de vous raconter notre voyage à travers l'île, je voudrais vous parler des rapports sociaux entre les Nomédiens. Peut-être les trouvez-vous mielleux, ou naïfs, ou obséquieux, ou simplement trop polis pour être honnêtes. Il est vrai que c'est souvent l'impression qu'ils font au premier abord. Pourtant, cette absence de malice n'a rien à voir avec une mentalité plus ou moins rousseauiste, celle d'un peuple à la fois innocent et sauvage que la civilisation n'aurait pas « corrompu ».

Il est évident que les Nomédiens ont une culture, voire plusieurs. Nous-mêmes étions sur une presque-île, assez éloignée de la masse continentale. C'est après la rencontre de Neuf-Sens que nous sommes allés pour de bon sur le continent, aussi bien pour l'explorer que pour chercher un moyen de retourner à... l'autre civilisation, celle qui s'y entend à laisser des traces que l'on ne peut manquer.

À l'instar des Indiens Zuñi, les Nomédiens considèrent comme inacceptables les comportements autoritaires, voire à peine dirigistes. À leurs yeux, quelqu'un qui traite autrui en inférieur est méprisable et dangereux ; cela peut même aller, chez les Zuñi, jusqu'à l'accusation de « sorcellerie », dont le châtime est la pendaison par les pouces. Il va de soi que les Nomédiens ne châtime pas. Tout comme les Romains de la république, ils n'ont pas de prison. S'ils ont un système judiciaire, celui-ci est aussi



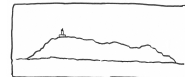
invisible qu'efficace. Je ne doute pas un instant que personne n'y croira et que les détracteurs d'utopie s'empresseront d'écarter la Nomédie comme étant un « délire bien élaboré ». Je me contenterai de poser cette question : « À quoi bon un système judiciaire dans une société qui n'a ni système exécutif ni système législatif ? » A-t-elle même seulement une structure, cette société ? Rien n'est moins sûr.

Dès lors, si elle n'a pas même de structure, comment puis-je parler de civilisation nomédienne ? Je crois justement que la civilisation nomédienne se constate seulement, qu'elle ne saurait s'observer. Ou plutôt, qu'un observateur de la civilisation nomédienne en serait quitte pour rester à son poste éternellement, sans jamais voir le même phénomène se répéter (ou à l'extrême rigueur, se répéter « différemment », à la mode héraclitéenne, sans que cette répétition ait la moindre signification autre que l'existence avérée et sans crainte du Hasard).

Je crois même que c'est cela qui définit la civilisation nomédienne : le fait que ses membres (lesquels seraient choqués par ce terme s'ils savaient que je l'emploie ; ils n'adhèrent à rien, jamais ; en tout cas, pas à des idées ni à des institutions) que ses membres, donc, ne se répètent jamais. Et je pense – mais ne peux le prouver – que cette affirmation peut s'entendre aussi au niveau biologique, n'en déplaise à M. Darwin.

Ils n'étudient pas la même discipline toute leur vie, ils ne restent pas en couple avec la même personne, ils ne répètent jamais ce qu'ils viennent d'expliquer. Comment, dès lors – demanderont les gens qui ont fait huit ans d'études avant de s'apercevoir en sueur qu'ils ne veulent plus être dentiste ou archéologue – peuvent-ils s'améliorer, approfondir leur expertise ? La question serait pertinente si les Nomédiens étaient comme nous : obligés de choisir un métier pour gagner leur vie. Ce qui est – quel psychologue démentiellement honnête aura-t-il un jour le courage de le dire ? – l'une des plus profondes formes d'aliénation jamais ourdies par l'homme, plus profonde encore que la religion.

J'ai souligné le mot *dans* ; je crois que tout est là, ou presque : le Nomédien ne vit pas à l'intérieur de la société nomédienne. Il vit à sa surface, car elle est sans relief ; je ne veux pas dire sans profondeur, mais sans fardeau susceptible de l'écraser. Il n'y a pas de hiérarchie possible, car à vrai dire il n'y a pas de catégorisation, pas même sociale. D'ailleurs, le Nomédien n'est jamais sujet ; il n'est même pas citoyen. Ce qui est sûr, c'est que les Nomédiens sont imperméables aux métaphores de tout acabit. En emploient-ils seulement ? Leur poésie en est exempte. Qu'est-ce que leur poésie ? Vous



ne la trouverez pas sous forme de recueils ; par contre, vous pourrez assister à des rencontres, des manifestations, des sortes de joutes où l'on ne gagne rien, sinon des amitiés, de bons moments et des souvenirs prêts à enfouir ou à fleurir.

Si la stabilité est le maître-mot de toute culture conservatrice, celui de la Nomédie est la mouvance. Je dis bien la mouvance, pas la résilience (ce concept forgé de toutes pièces par une sociologie « sociale » et dont le but est de rassurer les éléments les plus écrasés de sa culture, en les convaincant qu'il est valorisant de résister à l'oppression en se faisant le plus petit, le plus insignifiant possible ; l'idéal étant de n'être rien, pas même un grain de sable). Les Nomédiens sont des grains de sable comme tout le monde, mais il n'y a pas de rouages à engrayer autour d'eux, ni à faire tourner.

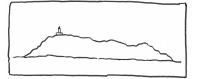
Je retire cette dernière métaphore ; elle n'est pas de son temps.

Les Nomédiens ne sont pas plus grands que nature, puisqu'ils n'ont rien à prouver, surtout pas à des institutions qui se forceraient à ne pas les prendre pour des imbéciles. Se nourrissent-ils au jour le jour en cueillant des fruits aux arbres ? Posons la même question autrement, à la manière occidentale : ont-ils une économie globale ?

Bien sûr. Comment n'en auraient-ils pas ? Je pourrais vous en parler maintenant. Mais leur économie est encore plus incroyable que leur médecine. Aussi préféré-je attendre de vous avoir décrit celle-ci avant de vous parler de celle-là. Et pour cela, il faut que je vous fasse rencontrer Neuf-Sens.

À l'endroit correspondant sur la carte, nous trouvâmes une maison. J'emploie exprès le mot « maison » car son architecture était plus complexe que celle de la hutte habituelle de ces climats. On voyait tout de suite que la bâtisse comportait plusieurs pièces ; elle était d'ailleurs toujours en cours de construction. Sur l'un des côtés (celui opposé à l'océan, que l'on apercevait au loin), deux personnes étaient en train de couvrir de palmes tressées un toit en appentis.

Au fait, vous vous demandez peut-être comment nous avons pu identifier sans nous tromper une rivière que nous n'avions jamais vue auparavant. Vous avez remarqué que le Nomédien qui nous l'avait indiquée ne nous avait pas donné son nom mais sa qualité : frillonnante. Bien sûr, ce mot n'existe pas en français. C'est là la subtilité et la richesse de la langue nomédienne : les mots n'ont pas besoin d'une existence officielle pour y être interprétables. Tout comme en allemand ou en persan, n'importe qui peut forger des néologismes que tout le monde comprendra en les restituant mentalement. On



trouve un procédé semblable dans le poème de Lewis Carroll *Jabberwocky*, qui ne parle pas de choses inexistantes. Ainsi, le vocabulaire nomédien n'est-il pas figé, stabilisé, contraint par des institutions ; il évolue non seulement par l'usage qu'on en fait mais aussi par sa pertinence, même si celle-ci ne dure qu'un instant.

Si nous avons reconnu la rivière frillonnante, c'est parce qu'elle l'est. Elle frillonne. Et comment tous les Nomédiens savent-ils que ce mot décrit cette rivière et aucune autre ? Parce que la rivière ne ressemble à aucune autre, et que les autres rivières font autre chose que frillonner !

Soit-dit en passant, il est fort possible que ce principe aille à l'encontre de toutes les découvertes et recherches de la linguistique.

C'est affreux.

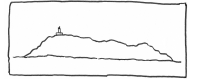
Pour les chercheurs.

Il y avait donc une habitation toute récente, construite après la tempête. Du côté de l'océan, une vaste terrasse s'avancit sur les rochers. Assis à la balustrade, un homme jouait de la flûte. Nous nous approchâmes lentement, prenant l'escalier qui y menait. Il nous vit mais ne s'arrêta pas de jouer. Sa mélodie évoquait, pour moi, un court voyage en bateau... ou un voyage d'enfant. Nous nous assîmes pour en écouter la fin, qui arriva en son temps, tandis que le soleil se couchait.

Puis le flûtiste nous adressa un sourire. « C'était un chant de guérison ; je ne voulais pas l'interrompre. » Il est rare qu'un Nomédien explique ou commente ce qu'il fait. J'en déduisis qu'il avait reconnu en nous des étrangers.

Il nous invita à le suivre à l'intérieur, par la grande ouverture qui donnait sur la terrasse. La petite pièce n'était pas encombrée malgré la présence de six personnes. Quatre d'entre elles étaient debout et conversaient à voix basse. Une cinquième était assise sur un lit, nous tournant le dos ; elle tenait la main de la dernière figure humaine, couchée, et qui dormait, bien que son sommeil ne parût guère paisible.

Deux des Nomédiens debout étaient entièrement nus, comme c'est souvent le cas lorsque le temps est clément, ce qu'il était redevenu. Les trois autres étaient vêtus de sortes de chasubles. La femme couchée semblait nue sous un fin drap écru ; ses bras reposaient le long de son corps. Ses poings étaient serrés. Les traits de son visage n'étaient pas du tout polynésiens ni même asiatiques. Elle avait la peau pâle et les



cheveux châtain clair que l'on rencontre plutôt dans le centre de l'Europe ou sur certaines îles de la Méditerranée.

À notre entrée, les conversations se turent. L'homme et la femme nus se tournèrent vers nous. « Hiridani », se présenta la femme ; « Yojicastan », dit l'homme. À quoi nous répondîmes par nos noms complets qui – la chose nous avait déjà frappés – comptaient chacun quatre syllabes ; cela les rendait un peu nomédiens.

« Elle va se réveiller demain, nous dit Hiridani ; si tout s'est bien déroulé dans son métabolisme. Mais elle n'est pas comme nous ; nous ne comprenons pas bien comment vous fonctionnez. »

Il n'y avait pas d'ambiguïté dans l'approche de Hiridani. Si nous étions ici, c'est parce que nous avons été invoqués par la nécessité d'y être.

« Nous l'avons appelée Neuf-Sens parce qu'il nous semble que l'un de ses sens est détérioré, continua-t-il. Mais nous ignorons lequel. Peut-être le saurez-vous ? »

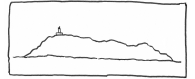
Je m'abstins de lui répondre que pour nous, neuf sens, c'est déjà beaucoup ; au moins trois de trop. « Apintonë l'a vue se réveiller une première fois, nous dit Yojicastan en désignant l'homme assis sur le lit. Elle a eu une réaction très violente, comme si ses jambes brisées lui faisaient mal. Comme si elle n'arrivait pas à détourner la douleur et à la convertir en *tilikanë*. »

C'était un terme que nous entendions pour la première fois. Je faillis demander de quoi il s'agissait mais Yojicastan n'avait pas fini de parler. « Apintonë peut vous rejouer ce qu'elle a dit en s'éveillant. »

Sans lâcher la main de Neuf-Sens, Apintonë prit son inspiration puis il... interpréta – il n'y a pas d'autre mot – à voix basse et atténuée un cri de stupeur douloureuse, haletant, qui se transforma en phrases répétitives, saccadées, effrayantes, qui trahissaient autant la douleur que l'angoisse de la femme blessée. Et nous pouvions comprendre ces paroles, car c'était du castillan, la langue de l'un de nos ancêtres, et nous la parlions tous deux.

L'imitation d'Apintonë était étonnante, jusqu'à la voix, qui ne pouvait être celle d'un homme. Au bout d'une demi-minute, il s'interrompit, avant de reprendre de sa voix à lui : « Comme elle avait très mal/_{nuît du cœur} et que nous ne comprenions pas ce qu'elle disait, nous l'avons rendormie^{\terriblement caressée}. »

Je ne posai pas la question de savoir comment ; je savais que les Nomédiens connaissent l'anatomie humaine avec une précision qui dépasse celle des acupuncteurs chinois. Pour



faire perdre conscience à quelqu'un, il leur suffit d'un contact du pouce à un endroit déterminé.

« Nous comprenons à peu près ce qu'elle a dit », intervint l'amour de ma vie en s'avançant vers le lit pour se pencher et prendre la main libre de Neuf-Sens. « Elle disait qu'elle souffrait atrocement ; elle voulait que ce cauchemar cesse à tout prix. Elle se croyait encore à bord d'un navire en train de sombrer. Elle ne voulait pas mourir noyée. Elle voulait... »

Tout le monde fit silence en attendant la conclusion de la phrase. Au bout d'un instant, j'étais la seule personne à avoir compris que mon amour ne voulait pas terminer sa phrase. Nous savions que les Nomédiens considèrent comme une aberration ce qui allait suivre ; peut-être même est-ce la seule forme de folie qu'ils reconnaissent (sans toutefois aller jusqu'à la combattre ni la réprimer, puisqu'elle s'éteint d'elle-même, comme tout ce qui est naturel).

« Elle voulait mourir, » complétai-je.

Les Nomédiens hochèrent gravement la tête. Seule Hiridani fit un commentaire : « Cela explique comment elle ne guérit pas^{n'oublie pas} ses jambes. Pouvez-vous comprendre pour quelle raison elle se croit déjà^{toujours} morte/^{inconçue} ? »

– Nous serons ici demain, quand elle s'éveillera, dit mon amour un instant avant que je réponde.

Après ces mots, Apintonë lâcha doucement la main de Neuf-Sens et se leva. Mon amour resta sur le lit, la main de Neuf-Sens dans la sienne. Il me sembla que son étreinte était plus forte, son front moins soucieux.

Quant à moi, je serais sans doute encore là-bas, debout, à me demander ce qui était en train de se passer, si Yojicastan et Hiridani ne m'avaient pas adressé la parole en m'entraînant sur la terrasse.

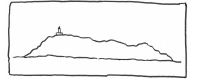
– Parle-nous de votre île. Cela nous aidera à comprendre Neuf-Sens ; à moins que vous ne puissiez la guérir vous-même ?

– Je... Non, je ne suis pas médecin, dis-je d'une voix faible qui m'attrista.

– Pourquoi non ? demanda Hiridani.

– Parce que je n'ai pas de...

J'hésitai avant de continuer ; le terme nomédien le plus proche d'« études » est celui qui signifie « façonner/^{auto-féconder} », du moins quand on le construit sur le mode réflexif croisé. Ce que je m'apprêtais à dire signifiait que je n'étais pas médecin parce que je ne



m'étais pas « fait médecin ». C'était une tautologie, en d'autres termes, un « non-à-dire » pour les Nomédiens. La seule alternative était de dire que personne ne m'avait enseigné à être médecin, ce qui impliquait que les gens qui avaient fait mon éducation étaient égoïstes et/ou négligents, c'est-à-dire des monstres aux yeux des Nomédiens. Mes parents n'étaient pas des monstres ; bien au contraire. Je dus changer d'intention.

– Parce que j'ai fait beaucoup d'autres choses à la place, dis-je.

– Alors ton monde doit être bien passionnant, répondit Yojicasta sans la moindre ironie.

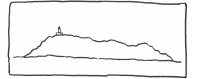
Passion, en nomédien, est le même mot qui désigne le souffle accéléré des amants qui se rejoignent dans le paroxysme du plaisir. La phrase de Yojicasta me fit pousser un gloussement avorté, une sorte de cri intérieur à mi-chemin entre le commentaire sarcastique et le regret mal étouffé. Mes compagnons eurent la délicatesse de ne pas me demander ce que cela signifiait vraiment.

Aujourd'hui encore et plus que jamais, la civilisation occidentale me fait penser au rôle étranglé d'un roquet hystérique tirant sur sa laisse et entraînant derrière lui une rombière cacochyme prête à s'étaler dans les déjections de son chien plutôt qu'à un couple en pleine communion sexuelle.

C'était poisseux comme de l'huile de roche : le monde normal nous avait retrouvés, rattrapés, éclaboussés. Les choses ne seraient plus jamais comme avant.

Je restai en compagnie de mes hôtes, bientôt rejoints par les autres. Apintonë me parut triste, à moins que ce ne fût là un simple effet de mon imagination. Ou d'une autre partie de mon esprit.

Ils me demandèrent de leur raconter notre monde, c'est-à-dire le vôtre. J'aurais pu leur décrire la pyramide sociale, à eux qui n'avaient ni chefs ni cadres ni esclaves. Leur parler de l'argent et des valeurs sociales, à eux qui n'avaient ni métiers ni castes. Évoquer le progrès scientifique et le concept de nation, à eux qui ne négligeaient rien ni personne et n'avaient pas de frontières, pas même le littoral. Tout en parlant, j'aurais eu l'impression d'être de plus en plus grotesque, lamentable et triste. Un Occidental qui aurait écouté mon discours n'aurait eu que deux attitudes possibles : compatir avec moi à un point maladif, ou m'accabler de son souverain mépris. Mais je ne m'en sentis tout simplement pas le courage.



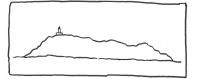
L'un d'eux me cajola. Un autre joua aux devinettes. En étudiant Neuf-Sens, ils avaient compris beaucoup de choses : que nous parlons de nombreuses langues mais pas une chacun. Que nous vivons vieux mais ne restons pas jeunes longtemps. Que nous voyageons beaucoup mais restons attachés à un lieu. Que nous sommes capables d'aimer mais sous conditions. Que nous savons mentir mais pas uniquement pour raconter des histoires.

Comment ils ont pu comprendre tout cela en observant une femme blessée, dans le coma et qui ne parlait pas leur langue... je l'ignore. Je ne sais pas comment font les Nomédiens, j'ignore comment fonctionne leur cerveau, mais à l'évidence, pas comme le nôtre. Pourtant je ne pense pas qu'ils soient biologiquement différents. Il serait fort décevant que des examens médicaux prouvent que leur cortex n'est pas constitué comme le nôtre, ou qu'ils n'en ont pas. J'ai la certitude que c'est bien le même ; tout comme celui des « enfants attardés » n'est pas différent par nature de celui des gens « normaux ».

Qu'ont-ils compris en m'observant, moi ? Et nous ? Nous, un couple comme il y en a tant, là-bas, et si peu, ici.

En relisant cette dernière phrase après une pause-café, je m'aperçois de son ambiguïté. Par « ici » et « là-bas », on ne peut savoir ce que j'entends. Suis-je encore ici, au pays des lecteurs, ou là-bas, chez les Nomédiens ? Est-ce en Nomédie qu'il y a beaucoup de couples ? Ou en Occident/Orient ? Et si ce n'est pas en Nomédie qu'il y a « tant de couples », qu'ont-ils « à la place » ? Comment s'aiment-ils ? Que font-ils de la douleur, physique et mentale ? Où mettent-ils leurs fous ? Qui est fou ? Moi, d'écrire ceci, ou vous, de le lire ?

Il existe une « légende » nomédienne qui illustre bien cette ambiguïté profonde de leur statut. Je mets légende entre guillemets car ils n'ont pas vraiment de légendes, pas au sens où nous l'entendons de *récit qui fait semblant d'avoir été vrai un jour*. Certes, ils racontent des histoires mais les répètent si peu que je n'ai jamais entendu deux fois la même. Celle dont je parle, je l'ai en fait vécue personnellement ; si elle est devenue une



légende, c'est parce que, quelque temps après l'avoir vécue, je l'ai racontée à quelqu'un, comme si j'avais été quelqu'un d'autre.

On m'a raconté (une seule fois) que si, d'aventure, quelqu'un vous raconte une histoire que vous avez vous-même vécue et contée, c'est qu'alors le monde est devenu « trop petit pour votre chemin/^{erveau} », et qu'il vous faut partir dans une direction neuve, inconnue, incompréhensible, sans repères, méconnaissable ; il vous faut quitter le continent, aller « faire le détour du monde » ; ce qui, en nomédien, signifie aussi « rentrer chez soi » et « nager d'un trait sans se retourner jusqu'à l'île voisine ».

J'avais donc des doutes sur mon amour, qui passait désormais tout son temps avec Neuf-Sens la belle Latino-Américaine, ne la quittant plus, lui apprenant le nomédien, la guérissant de ses regards, de ses caresses, de qui sait quoi encore ?

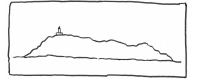
Ce qui m'a fait comprendre mes doutes, ce fut un rêve.

Ce rêve, c'est comme si je l'avais vécu, et rêvé encore jusqu'à ne plus rien différencier. Un rêve est toujours prémonitoire, puisqu'il ne peut que contenir les germes de la journée annoncée. Chaque personne peut suivre ces signes comme elle l'entend puisque sa vie/^{son temps} lui appartient^{nent}. Il n'y a que le temps commun – celui du travail-communié – qui se doive à autrui ; encore que chacun soit libre de l'exercer à sa convenance.

Lors des urgences, les Nomédiens perdent une grande partie de leur individualité et se comportent alors comme des insectes grégaires, avant de redevenir lentement – comme en convalescence – eux-mêmes. Comme pour leurs marchés. Est-ce à dire que le marché – l'acte de consommer – est pour eux une sorte d'urgence ? Pourquoi ne serait-ce pas le cas ? Ils font le marché comme on fait quelque chose que l'on n'aime pas vraiment : dîner chez ses beaux-parents, avaler un médicament amer, faire l'amour à quelqu'un qu'on n'aime plus...

C'était cela, la vérité, mais il me fallut d'atroces douleurs pour m'en apercevoir : je n'avais plus envie de faire l'amour à mon amour, ce qui prouvait que ce n'était plus mon amour. Dans notre monde, j'aurais tout fait pour retrouver cette envie ; j'aurais combattu, comme on dit. J'aurais élaboré des stratégies, bâti des stratagèmes, dépensé de l'énergie, repoussé des menaces, construit des pièges, blessé des gens. Mais j'étais en Nomédie et je compris peu à peu que, là-bas, l'amour n'est pas comme l'argent.

Alors je partis « faire un détour ». Voir du monde. Le monde nomédien. Cette île-là. Ici. Là où j'étais et voulais être. Je n'en fis plus qu'un tour. Qui prit une année. Trois saisons. Un détour complet. Un outre-monde.



Je rencontrai des gens. J'eus des amants et des amantes. Des amis et même, pour un temps, une sorte de famille. Quelques frayeurs aussi, durant une autre tempête. Une chute. Rien de grave.

Une nuit, je revins à mon point de départ mais ne le reconnus pas. La végétation avait-elle changé ? Les gens qui vivaient là ? Puisque je ne le reconnus pas, comment avais-je la certitude que c'était bien mon point de départ ? Je n'en savais rien mais il me fallut plusieurs jours pour l'admettre. Sans m'en rendre compte, je continuai mon tour. En fis un autre. Qui dura une autre année. J'étudiai toujours la langue, m'apercevant qu'elle changeait, évoluait, tourbillonnait, forcément sur elle-même, donc autour de moi.

La langue nomédienne est. La plus. Belle. Du monde.

Comment pourrait-il en être autrement ?

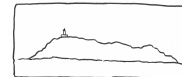
C'est au cours du second périple que j'ai découvert comment fonctionnait l'économie nomédienne. C'est-à-dire comment fonctionne ce que nous appellerions une économie mais qui, pour eux, est aussi « naturel » que, disons, un moulin à eau.

C'est un bruit incongru qui attira mon attention. Un bruit si étrange que je ne le reconnus pas tout de suite. J'étais en train de gravir une colline à la jungle épaisse. Avec moi se trouvaient deux Nomédiens qui allaient dans la même direction. Quand le bruit se fit entendre loin au-dessus de nos têtes, ils dirent simplement : « Un exocet ! » Ne comprenant pas l'allusion au poisson-volant, je levai la tête. Mais les frondaisons m'empêchèrent de voir quoi que ce soit. Une minute plus tard, le bruit immanquable d'un biplan nous submergeait, nous dépassait puis disparaissait lentement.

C'était le premier moteur que j'entendais depuis quatre ans, et je ne saurais décrire l'impression qu'il me fit. Un trop-plein de contradictions, sans doute. Ce son me faisait-il plaisir ? En partie. Me faisait-il peur ? Oui. Avais-je envie de le suivre ? Je n'en savais rien. De le fuir ? Tout autant. De lui rester indifférent ? Mon indécision m'obligea à arrêter ma marche.

Mes compagnons de route remarquèrent mon désarroi. « Tu n'avais jamais entendu d'exocet ? », me demanda l'un d'eux. « Ce n'est pas un poisson-volant », répondis-je stupidement, parce que je ne voyais rien d'autre à dire.

« Je sais, répondit-il. C'est une machine volante qui vient d'ailleurs. Leur nom m'échappe... »



Il regarda sa compagne, qui haussa les épaules et s'assit sur une racine en déballant son sac pour se préparer une collation. Nous marchions depuis plusieurs heures ; le moment était idéal.

Ailleurs était le mot que les Nomédiens utilisaient pour désigner ce qui n'était pas la Nomédie. Ils l'employaient rarement parce que c'était un mot très long, dont l'usage entraînait un jeu compliqué. Cette fois-là, mes compagnons de route comprirent que je n'avais pas envie de jouer.

– Vous savez donc qu'il y a un monde aill... autour de la Nomédie ? demandai-je.

– Bien sûr, répondit Biratuni. Il serait difficile de le manquer. Puisqu'il est tout autour d'ici.

Shipanoka éclata de rire. La phrase de son ami était savamment articulée sur un jeu de mots qu'il est impossible de rendre en français ; et sans doute, dans aucune autre langue. Même moi, il m'amusa. Je voulais en savoir plus.

– Les gens de l'extérieur ont-ils jamais cherché à débarquer ici ? En Nomédie ?

– Oh oui, répondit Shipanoka. Ils le font même souvent.

Je sentis mon estomac ne faire qu'un tour.

– Souvent ? Que font-ils ? Du commerce ? Vous attaquent-ils ?

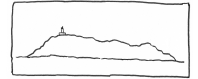
Il était maladroit de ma part de poser plusieurs questions à la suite. Mes interlocuteurs risquaient de partir du principe que je voulais faire un poème de questions. Ils attendraient la fin dans un silence respectueux. Je brisai mon propre élan.

– Mais que viennent-ils faire ici, enfin ?

C'est en posant cette question, entendant ma voix agitée, que je compris ce qui m'arrivait : une bonne vieille crise de jalousie ! Je ne voulais pas que d'autres « étrangers » viennent me salir ma Nomédie. Elle était « à moi ». Je n'avais pas besoin d'eux.

Pour la première fois depuis quatre ans, je rougis. Me flanquai une gifle. Mon geste amusa Shipanoka et Biratuni. Ils attendirent que j'aie fini de rougir en se regardant. C'est Biratuni qui répondit à ma question, encore que sa réponse ne m'éclaira en rien. « Ils passent à la banque. » Je ne pris pas la peine de répéter ses paroles ; mon air suffit à traduire ma pensée.

– Vois-tu, Katinbora, se lança Birakuni, il y a longtemps que les gens autour de nous ont découvert notre existence. Et il y a longtemps que nous aurions été envahis si nous n'avions pas trouvé un moyen de nous... défendre. » (Il employa ici le mot qui signifie



« nager très fort à contre-marée pour sortir d'un lagon ». Au début, bien sûr, nous avons dû employer des armes, parce qu'ils ne nous laissaient pas vraiment le choix...

– Vous avez des armes ? l'interrompis-je grossièrement.

– Presque plus. Elles ont servi à faire passer le message.

– J'ai du mal... Non, je n'arrive pas à vous imaginer armés.

– Nos armes sont des fusils que nous nous sommes procurés auprès des tiens, et que nous avons modifiés. Ils permettent de tuer celui qui est visé et celui qui a tiré en même temps.

Je cessai de respirer.

– Voulez-vous dire qu'à chaque fois que vous vous êtes défendus, ceux qui se servaient des fusils mouraient aussi ?

– Bien sûr, répondit Shipanoka. Ils seraient morts de toute façon.

– Pourquoi ?

– À cause du chagrin.

Je sentis la terre se dérober sous mon corps. Combien de Nomédiens avaient-ils été exterminés ainsi ?

– Quand cela est-il arrivé ?

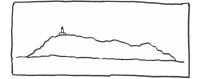
– La dernière grande attaque a eu lieu il y a une trentaine d'années.

– Combien des vôtres sont-ils morts ?

– Nous n'en avons aucune idée. Nous ne comptons pas les vivants, pourquoi compterions-nous les morts ? J'étais tout jeune à l'époque, mais on m'a raconté que mon père en avait enterré des centaines, avant de prendre à son tour un fusil et de s'en servir.

Je me sentais mal. Il me fallait quelque chose de plus fort que de l'eau. J'avais la tête qui tournait.

– Le massacre se termina peu après la mort ^{événement unique} de mon père ^{oiseau de nuit}. Un représentant des envahisseurs demanda à rencontrer nos « chefs ». Quelques-uns d'entre nous se portèrent volontaires ^{liés par les cheveux}. Il ressortit de la discussion que les soldats (il employa les termes « porteurs de fusil à sens unique ») avaient fini par refuser de se battre contre nous, et leurs « officiers » (il employa le mot anglais) les avaient tous punis, avant de plier bagages et de repartir. Seuls étaient restés une poignée d'hommes, dont leur représentant.



« Ce chef n'était pas un soldat. Il expliqua à ceux d'entre nous qui étaient venus le voir que les Blancs – c'est le terme qu'il employa – reviendraient certainement, mieux armés, pour nous conquérir. Nous ne savions pas où il avait appris à parler notre langue, mais il se débrouillait. Finalement, il resta longtemps sur la presqu'île où se déroula la rencontre, lui et son équipage réduit ; ils étaient venus à bord d'un voilier et avaient accompagné les soldats en échange de quelque chose ; il ne nous a pas dit quoi.

« À la fin de la rencontre, il nous fit comprendre que, si nous ne voulions pas que les Blancs viennent nous envahir, il fallait négocier avec eux ; c'est-à-dire qu'il fallait leur donner quelque chose de grande valeur. Il fallait les acheter, comme s'ils étaient de la marchandise. Et que si nous avions quelque chose de grande valeur à lui offrir, il se faisait fort de détourner l'attention des Blancs, de les éloigner pour toujours de nos rivages. Tout cela fut long à comprendre, non seulement pour une question de langue, mais surtout parce qu'il n'était pas aisé pour nous d'imaginer ce qu'il voulait dire.

« Finalement, cet homme resta une année sur la presqu'île, avec ses amis, qui s'appelaient des "scientifiques". En un an, avec une poignée des nôtres qui parvenaient à demeurer en leur présence, ils établirent une entente, un accord destiné à "protéger les rivages de la Nomédie".

« C'était la première fois que nous entendions ce terme. C'était celui que les Blancs employaient pour désigner notre monde. Nous avons bien sûr expliqué à cet homme que nous n'avions aucun mot pour nous désigner nous-mêmes – à part l'Île aux Anamorphoses, que nous tenons de Jogeboja, un de tes prédécesseurs –, mais il n'en tint aucun compte. Il n'était pas très doué pour écouter. Nous, nous l'avons écouté, parce que nous ne voulions pas avoir à nous défendre de nouveau. Et le résultat de tout cela, ce fut la banque.

– La banque ? dis-je. Je ne comprends pas.

– Je croyais que tous les Blancs savaient ce qu'est une banque ? me dit gentiment Birakuni.

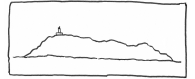
– Oui, mais... je ne vois pas ce qu'une banque vient faire ici. Ni comment.

Il regarda Shipanoka, qui se tourna vers moi.

– Alors, le mieux c'est d'aller la visiter toi-même. Comme ça, le gardien^{poisson-pilote} pourra t'expliquer comment ça marche. Moi, ça ne m'intéresse plus.

Elle éclata d'un rire argentin, avant de se lever et de reprendre aussitôt sa marche.

– Où se trouve-t-elle, cette banque ? demandai-je à Birakuni.



– De l’autre côté de la colline, me dit-il. Tu ne pourras pas la manquer ; c’est la maison la plus laide de toute l’île. Peut-être même de toute la... Nomédie !

Ce qui l’amusa énormément.

– Mais il y aura des Blancs en visite ?

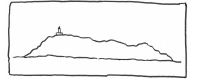
– Oui, ceux qui sont venus dans l’exocet. Si tu ne veux pas les voir, tu n’auras qu’à attendre qu’ils soient partis. Il n’en vient qu’une ou deux fois par saison. Après, tu seras tranquille.

Birakuni rejoignit Shipanoka puis ils me dirent au revoir depuis le pied de la colline et partirent vers l’ouest. Un peu plus tôt, nous avions aperçu loin vers le nord une bâtisse sans grand rapport avec les architectures de la Nomédie. De fait, je la trouvai fort laide au premier regard. Elle n’avait pourtant rien d’horrible ou de particulièrement mal conçu. C’est simplement que jamais un Nomédien n’aurait songé à la construire là où elle était, bien visible depuis tous les points alentour, comme un phare ou un gâteau de mariage. Pire encore, devant la bâtisse, une piste damée traçait un sillon de trois ou quatre cents mètres au fond d’une plaine déboisée. L’avion biplan était encore là.

Après avoir dit au revoir à Birakuni et Shipanoka, je marchai quelque temps à l’abri de la forêt, sans me décider à en franchir l’orée. Je n’avais guère envie de dévoiler ma présence à d’éventuels visiteurs étrangers. Je trouvai un poste d’observation et attendis là, en réfléchissant.

L’appareil était posé en bout de piste, près de la bâtisse. C’était un avion comme je n’en avais jamais vu. Lorsque nous avons quitté l’Amérique à bord du *Love’s right* – notre voilier de 15 mètres – les aviateurs du monde entier étaient en compétition ouverte pour être le premier à franchir l’Atlantique en solitaire. En quatre ans, les choses avaient certainement évolué. Cette pensée m’inquiéta, car cela voulait dire que la paix des Nomédiens touchait à sa fin.

Pour l’heure, j’avais une question plus grave à résoudre : avais-je envie ou non de rencontrer maintenant des voyageurs venus d’« ailleurs » ? Je retournai la question dans ma tête pendant plusieurs heures : aucune réponse ne m’apparut clairement. Je ne savais pas ce que je voulais. C’est-à-dire que je ne savais pas comment tournerait une entrevue avec des gens « comme moi ».



C'est la faim qui emporta ma décision. Je n'étais pas à l'agonie, loin de là, mais la veille je n'avais mangé que quelques fruits. La curiosité, sans doute, y eut sa part. Peu après midi, je quittai ma cachette et descendis la colline d'un pas décidé.

Je contournai l'avion prudemment en évitant de le regarder. Même à vingt pas, son odeur d'essence m'agressait. Le bâtiment évoquait une sorte de compromis entre la demeure coloniale dans toute sa prétention et la pension britannique avec hautes fenêtres à meneaux. Le rez-de-chaussée était aménagé en partie à la polynésienne, pour la libre circulation de l'air. En approchant, j'avais constaté que l'arrière de la demeure était adossé à la colline, qui décrivait là une petite falaise.

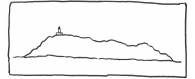
Le plus étrange était que la façade principale – qui donnait à l'ouest – n'était pas rectiligne mais courbe. Le tout dessinait donc, vu de dessus, un U évasé qui, dans l'esprit du constructeur, évoquait peut-être des bras grands-ouverts.

Cette disposition m'avait précisément interdit de voir que, du côté intérieur, une terrasse de teck s'avancait sous le balcon du premier étage. Sans le savoir, j'avais pénétré droit sous le regard des visiteurs, lesquels étaient présentement attablés. Je me surpris moi-même en restant parfaitement calme, faisant un signe de la main en lançant mon premier salut de la journée : « Kakimotë ! » c'est-à-dire, les trois dernières syllabes du salut d'hier, plus une de mon cru, que les autres étaient libres d'adopter ou non pour la journée.

Il y avait quatre personnes autour d'une table basse, assises sur des coussins ou des sièges bas. Une seule était visiblement nomédienne. C'est elle qui me rendit mon salut en me montrant un siège libre de sa main ouverte.

En montant les quelques marches qui menaient à la terrasse, j'observai sans vergogne les trois visiteurs. Il ne faisait aucun doute qu'ils n'étaient pas d'ici. Tous trois étaient blancs, et remarquables, quoique pour des raisons différentes. Il y avait deux hommes et une femme ; les hommes étaient frères jumeaux, de vrais jumeaux identiques jusque dans leur habillement, proches de la trentaine, d'un genre que l'on trouvait peut-être beau du temps de la reine Victoria.

Quant à la femme, même assise sur des coussins, on voyait tout de suite que c'était une géante. Sa tête était énorme, à un point effrayant, et son regard sauvage ne l'était pas moins. Mais j'avais vécu quatre ans chez les Nomédiens, et j'avais perdu la sale habitude de juger les gens à leur aspect, à leurs différences. Les mots que j'écris ici sont



seulement ceux qui me viennent aujourd'hui, après trois ans de « ré-éducation » ; les sales habitudes reviennent toujours au galop.

La vérité, c'est qu'au moment de la voir pour la première fois, je l'ai trouvée redoutable, au point que, dans le monde normal, cela aurait provoqué ma paralysie. Heureusement, la Nomédienne s'était avancée pour m'accueillir.

– Viens t'asseoir avec nous ; nous allons manger. Je suis Vakiruna.

– Je suis Saianjuka, répondis-je.

Le nom Katinbora ne me plaisait plus ; il fallait que je tourne la page. Et je n'avais aucune envie de lui expliquer quelle moitié de mon ancien couple j'étais encore ; elle n'avait qu'à se servir de ses yeux.

– Ces gens sont des exocets, me dit-elle en reprenant place. Si tu souhaites parler avec eux, je peux faire l'interprète.

Je dus marquer un temps d'arrêt ; c'était la première fois depuis mon arrivée en Nomédie que l'on me croyait indigène. Après tout, c'était possible, j'avais désormais le teint de rigueur et peut-être un peu d'accent local. Ou bien Vakiruna s'en était rendu compte mais elle m'avertissait ainsi que quelque chose se tramait. Ou bien encore, c'était moi qui imaginais des choses, alors que tout cela était naturel. Je ressentis une émotion que j'avais enfouie depuis tout ce temps sans le moindre regret : la méfiance. Pas de doute ; le monde extérieur tentait de me rattraper.

En un clin d'œil, je décidai de maintenir le secret sur mes origines et de faire comme si je n'étais que de passage. Peut-être les invités parleraient-ils une langue que je ne connaissais pas ; cela faciliterait mon incompréhension. Mais je dus vite déchanter ; ils parlaient tout simplement l'anglais que, même si ce n'est pas ma langue maternelle, je comprends assez bien.

Comme il fallait s'y attendre, les Occidentaux ne se présentèrent pas spontanément et attendirent que Vakiruna le fasse pour eux. En mon for intérieur, j'espérai qu'elle ne ferait pas le service, en plus ! J'ignore comment j'aurais réagi si cela avait été le cas.

– Voici Lora'e'hur, me dit Vakiruna en regardant l'un des jumeaux, lequel hochait la tête en marmonnant un « *How d'you do ?* » croquignolet. « Et son frère Anta'e'hur. » Lequel eut la même mimique, mais sans répéter la phrase.

Il me faudrait trouver rapidement un moyen de les différencier. En tout cas, je regrettais mon personnage d'indigène, qui m'empêchait de leur demander quels états-civils se cachaient derrière ces approximations langagières.



– Enfin, voici Viya’ho’ni.

La géante me regarda sans broncher. Je souris et m’affalai sur un siège, en lançant une main vers un fruit qui trônait au sommet d’une corbeille, comme l’aurait fait n’importe quel Nomédien pour manifester son contentement d’être là au lieu d’être ailleurs.

Le silence qui s’ensuivit était pour le moins guindé, le premier dont j’étais témoin en quatre ans. Comme j’avais sans doute interrompu leur conversation, j’avais le choix de les laisser reprendre ou de les aiguiller sur autre chose. Tout en décortiquant une mangue et en pesant le pour et le contre, je m’aperçus que Viya’ho’ni – assise en face de moi – me regardait toujours. Je lui adressai un sourire vague auquel elle ne répondit pas.

– Vous n’êtes pas d’ici ? dis-je en nomédien.

– Vous non plus, répondit du tac-au-tac la femme géante, sans changer d’expression, et en nomédien.

Ah. Merde. (Tiens ! ça aussi, c’était le premier depuis longtemps). Autant assumer.

– Bien deviné, lui répondis-je en anglais. Je viens de Guyane et de Colombie, à parts égales. Et vous ?

J’entendais la question comme générale, mais les yeux de la femme géante exerçaient une curieuse attraction, ni agréable ni désagréable, en tout cas, dure à esquiver.

– Je viens de Lituanie, de Finlande, de Suède et du Québec, dit-elle.

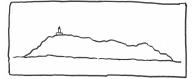
Je remarquai enfin quelque chose d’étrange dans sa façon de parler : à la fin de ses phrases, elle laissait une inflexion ouverte, non comme une question, mais comme si elle n’était pas sûre d’avoir fini de parler. Mais après trois secondes d’intervalle, rien ne vint. Il me fallut faire un effort considérable pour me détacher de ses yeux et me tourner vers les jumeaux. « Et vous, messieurs ?

– Nous sommes apatrides, répondit celui qui s’appelait Lora’e’hur, à la gauche de Vakiruna.

Sa voix grave démentait son physique fluet tendance fin-de-lignée.

– Réfugiés politiques ou simples criminels ?

J’ignore encore ce qui m’a traversé l’esprit en posant cette question. Peut-être leurs manières m’agaçaient-elles déjà ? Ou bien voulais-je tout de suite en venir au fait ? En quelques minutes à peine, j’éprouvais d’un coup le poids de toute la fatigue sociale que quatre ans chez les Nomédiens m’avaient épargnée. Comme si la pression de centaines



de dîners, conférences et autres obligations me tombait soudain sur les épaules, impitoyablement.

– Volontaires, répondit le frère de l'autre, celui qui s'appelait Anta'e'hur.

– Des apatrides... volontaires ? lançai-je en attrapant une grappe de sabourange, un fruit qui ne pousse qu'en Nomédie nord-occidentale. J'aimerais bien savoir quel pays moderne a inventé un tel concept. Je m'y ferais naturaliser rien que pour avoir le plaisir de leur échapper de mon plein gré.

– Hélas ! un tel pays n'existe pas encore, rétorqua Lora'e'hur sans la moindre ironie. C'est un statut que nous avons forgé nous-mêmes.

– Alors juridiquement, il ne vaut pas tripette, j'en ai peur. Mais vous avez de la chance : en Nomédie, personne ne vous demandera vos papiers.

Il fallait que je me calme.

– Nous en sommes conscients, dit Anta'e'hur (qui avait la même voix que son frère ; peut-être parlait-il avec un peu plus de circonspection). C'est bien pourquoi nous sommes ici au lieu d'être ailleurs.

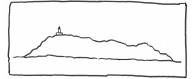
Dans sa bouche, ce concept purement nomédien d'hospitalité paraissait étrange ; n'empêche, c'était la preuve qu'ils ne venaient pas pour la première fois.

– Autant que je vous prévienne tout de suite, leur dis-je. Si vous venez préparer l'invasion de la Nomédie, je n'hésiterai pas à vous trouer la couenne.

J'avais employé exprès l'argot dans l'espoir que Vakiruna ne comprendrait pas le sens de mes paroles, que j'avais noyées dans un sourire enjôleur. Leurs réactions furent très différentes : Viya'ho'ni se pencha soudain vers moi, m'attrapa le poignet droit, qu'elle porta à sa bouche pour couvrir ma main de baisers mouillés. J'eus à peine le temps de m'en étonner que Lora et Anta éclataient d'un même rire.

– Ne vous inquiétez pas, dit l'un d'eux (je ne vis pas lequel parce que je surveillais ma main, de peur que la géante ne l'avale). Nous sommes comme vous : nous protégeons la Nomédie. De l'extérieur.

Avec quelques contorsions et des sourires polis, je récupérai difficilement ma main, encore plus poisseuse maintenant qu'après le dépeçage de la mangue. Viya'ho'ni affichait un air extatique. Je m'avisai alors qu'il était impossible de lui attribuer un âge ; ce qui est un trait typiquement nomédien.



– Vous la protégez ? dis-je. J’ai plutôt entendu dire que vous étiez là pour passer à la banque. Dites plutôt que vous venez vous enrichir sur le dos des habitants. Qu’est-ce que vous leur volez ?

Les jumeaux se regardèrent, amusés.

– La « banque » ? fit Lora. Pourquoi pas ? C’est un surnom comme un autre.

– À vrai dire, « musée » serait aussi inadéquat, dit l’autre.

– De toute façon, rien ne peut correspondre à ce que c’est.

– Musée est moins menaçant, toutefois.

Ils m’énervaient, avec leur numéro.

– Et si vous vous décidiez ? les interrompis-je.

– Voulez-vous connaître le fonctionnement de l’institut ? me demanda Lora en se tournant vers moi.

J’en crevais d’envie. Surtout si, en fin de compte, je décidais que cette chose devait être réduite à néant. Il valait mieux que je m’assure de l’impossibilité de la reconduire, même par accident.

– Bien entendu, répondis-je fort civilement, incapable de savoir à quel point j’avais l’air ironique, stupide, hypocrite ou les trois à la fois.

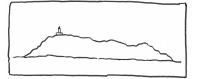
– Dans ce cas, si vous le permettez, nous déjeunerons d’abord tranquillement. Après quoi, une simple visite vous fera comprendre les rouages de ce mécanisme subtil.

Je fis nettement la grimace, grimace que Viya’ho’ni reproduisit muscle par muscle avant d’éclater d’un rire aussi juvénile qu’appuyé. J’hésitai un instant avant de rire moi aussi ; mais sans doute pas pour les mêmes raisons qu’elle.

V

Le déjeuner se déroula dans un bruit de conversation semi-mondaine dont Vakiruna fit essentiellement les frais. Elle ne demanda aucune nouvelle du monde extérieur ; soit ils en avaient parlé avant mon arrivée, soit elle n’en avait cure. Quant à moi, je n’arrivais pas à savoir ce que j’avais envie de savoir.

Je m’ennuyais donc un peu quand, au bout d’un moment, je m’aperçus que je trouvais Viya’ho’ni... comment dire ? attachante. Ses étranges manières brusques me reposaient de la politesse guindée des jumeaux et me rappelaient à vrai dire celle des enfants nomédiens. Elle était surtout fort habile de ses mains et ne pouvait laisser sa nourriture



tranquille, confectionnant des mobiles avec les épluchures ou élaborant des histoires aussi muettes que complexes avant de tout avaler en riant.

Ses mobiles n'avaient pourtant rien d'enfantin ; l'un d'eux, notamment, représentait un bonhomme assis dans une pirogue qui, par je ne sais quelle aberration de sa forme déséquilibrée, fut capable de traverser toute la longueur de la table à partir d'une simple chiquenaude. Une fois passé par-dessus bord, il rebondit plusieurs fois, se redressa et reprit son cheminement. Seule l'herbe épaisse au pied de la terrasse parvint à l'arrêter. Qui sait jusqu'où il serait allé sans cela ?

Je ne prononçai plus un mot jusqu'à la fin du repas. Il y eut du café, dont les jumeaux expliquèrent qu'ils l'avaient ramené de Nouvelle-Calédonie en même temps que Viya'ho'ni. J'imaginai un instant leur demander ce qui avait pu les rapprocher tous les trois, mais je réussis à me taire en savourant avec exagération ma première tasse de café depuis...

C'est seulement en le sentant arriver dans mon estomac que je pris conscience que les Nomédiens ne pratiquent aucun de nos « vices » si plaisants. Ils n'ont ni tabac ni alcool ni café, pas même de thé. Heureusement qu'ils font l'amour plus que de raison, sans quoi la vie y serait impossible. Pourtant, ce qui me chiffonnait le plus, c'est que je ne m'en étais jamais rendu compte.

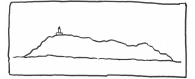
Négligeant la conversation, qui traitait de « nationalismes », je me versai une deuxième tasse en réfléchissant. J'avais pourtant bien vu des Nomédiens ivres au cours de notre séjour. Mais de quoi étaient-ils ivres ? Se pouvait-il qu'ils eussent une sorte de drogue, une substance secrète dont ils se réservaient l'usage et qui leur procurait des sensations sublimes combinant celles du café, de la cigarette, du vin, de la quinine et de l'opium réunis ? Je n'y croyais pas. Je l'aurais remarqué. Cela ne cadrerait pas avec...

Je reposai ma tasse avec un claquement alarmant (quatre années d'abstinence avaient certainement accru ma réceptivité à la caféine), voulant résoudre ce mystère aussitôt.

– Vakiruna ! aboyai-je presque. Dites-moi : avec quoi les Nomédiens parviennent-ils à oublier leurs soucis ? Je vous prie de me répondre ; ensuite, nous pourrons visiter le musée-banque-institut-chose.

En d'autres circonstances, j'aurais paru ridicule ; ici, je me sentais sublime.

– Nous avons trop peu de soucis pour parvenir à les oublier tous, Saianjuka, me répondit-elle en souriant.



– Alors... enchaînai-je sans vraiment réfléchir à sa réponse, avec quoi vous enivrez-vous ?

– Avec nos soucis, justement, que nous distillons dans nos rêves pour en sublimer nos désirs.

– Ça, ce n'est qu'une formule magique, coupai-je à la limite de l'inconvenance. Donnons un exemple concret.

J'étais en train de remplir ma troisième tasse. Il me sembla percevoir une lueur d'inquiétude dans l'œil d'Anta'e'hur.

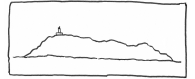
– Le musée sera un exemple concrètement parfait, répondit Vakiruna sans se démonter. Puis elle se leva et j'exécutai un demi-tour un peu sec avant de quitter mon tabouret, ce qui eut pour résultat de le renverser et de m'obliger à décrire une curieuse figure, mi-cascade mi-salto arrière ; quelques gouttes de café achevèrent leur course sur ma tunique.

– Bonne idée ! lançai-je. Le musée. Allons-y ! À la banque ! Tous ensemble !

Je partis bille-en-tête vers une grande porte dont j'ignorais totalement si c'était la bonne. Une ombre apparut sur le mur puis une main grande comme mon visage se glissa sous mon bras. En deux enjambées, Vi'ya'ho'ni avait contourné la table et freinait ma course endiablée. C'était facile pour elle, qui me rendait vingt kilos. Et cette tête, qui flottait tout là-haut, comme une montgolfière...

Vi'ya'ho'ni m'obligea à ralentir suffisamment pour permettre à Vakiruna de nous passer devant, sans hâte excessive. Elle arriva donc avant nous à la porte du musée-banque. Après tout, c'était son rôle, sinon sa maison ; je m'inclinai de bonne grâce, tout en bouillant intérieurement. Les jumeaux fermaient la marche ; je n'avais toujours pas trouvé de moyen de les différencier. Évidemment, une fois debout, ils mesuraient pareil. Après une seconde – petite marque de solennité, très rare chez les Nomédiens – Vakiruna poussa les vantaux de la porte. Lesquels n'avaient pas de serrure ; ce qui, dans une banque, est pour le moins surprenant.

Le rez-de-chaussée de la bâtisse (dûment montée sur pilotis) était, comme je le vis tout de suite, constitué d'une vaste salle dont la moitié sud s'ouvrait sur l'étage, auquel on accédait par un escalier en colimaçon qui aboutissait à une galerie faisant le pourtour. La hauteur du plafond à cet endroit permettait l'entrée de la lumière, qui baignait abondamment tout ce qu'il y avait à voir.



Mais je n'eus pas le temps de tout voir ; car la première « chose » que je vis me coupa les jambes, au point que j'en tombai à genoux, malgré le soutien de Vi'ya. Ce qui trônait au milieu de la salle, tenant à peine sous sa coupole, n'était rien moins que le *David* de Michel-Ange. Et je sus aussitôt, en le voyant, que celui-ci était plus vrai que le vrai !

Les autres restèrent silencieux un moment. Vi'ya'ho'ni s'était assise en tailleur à côté de moi, en me prenant une main. C'est elle, je pense, qui me permit de retrouver mon souffle, en exerçant de petites pressions progressives. Peut-être alla-t-elle trop loin ? Ou bien mon euphorie était-elle prévisible ? Toujours est-il qu'insensiblement, je me mis à rire. À rire de plus en plus fort. Au point de me mettre à hoqueter en cherchant mon souffle.

– Qu'est-ce qui vous réjouit tant ? voulut finalement savoir un des jumeaux.

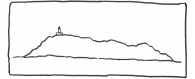
– J'imaginai... répondis-je quand j'eus retrouvé ma voix. J'imaginai les stratagèmes invraisemblables qu'il vous a fallu élaborer pour substituer la statue devant le Palazzo della Signoria. Impayable ! Non, sans rire, comment avez-vous fait ?

Je ne voulais pas réellement le savoir ; en tournant la tête, j'avais commencé à voir les autres objets entreposés dans la salle, un peu partout autour du *David*. Je ne les citerai pas, ce serait risible.

– Mais... fit l'un des jumeaux avec une délectation évidente, il n'a jamais bougé. C'est là sa place originelle. Vous pouvez le constater par vous-même.

Mon rire, qui s'était calmé, s'éteignit dans ma gorge. L'autre jumeau se tenait au pied de la statue et en désignait la base du piédestal. Ce que je voyais en fait depuis le début, mon esprit avait refusé de l'admettre. À genoux d'abord, puis en me relevant douloureusement, je m'approchai du *David*. Le socle n'était pas posé sur le parquet ; il s'enfonçait dans une ouverture. De fait, le plancher avait été bâti *autour* du socle ! Et lorsque je parvins à un pas du bord, le *David* me dominant de toute sa masse, je pus voir que la base du socle n'était autre que la roche elle-même, celle du pied de la colline.

– Ha ! éclatai-je, ce qui fit reculer le jumeau le plus proche. Et puis quoi encore ? Michel-Ange, un Nomédien ! Et de Vinci aussi, évidemment ? ajoutai-je en montrant d'un doigt accusateur une *Vierge aux Rochers* dont les panneaux ornaient le dessous de l'escalier. Et Rubens ? Et Rembrandt ? Et... Oh, merveille des merveilles ! N'est-ce pas l'*Hermaphrodite* de Praxitèle que j'aperçois, languissamment vauté devant la *Vénus* de Boticelli ?



Mon rire devenait hystérique.

– Cet *Hermaphrodite* est de Gorchias, me répondit un jumeau. Un des élèves de Praxitèle tombé dans l’oubli. Si vous l’observez de près, vous verrez que les moitiés mâle et femelle sont inversées et que...

– Vous voulez me faire croire qu’ils sont tous venus ici apprendre leur métier ?

Cette fois, je hurlais pour de bon. Je m’en aperçus parce que le jumeau qui me parlait cligna des yeux en rentrant la tête dans les épaules. Là-bas, près de la porte, Vi’ya était tassée par terre, toute recroquevillée, mains sur le visage, et me regardait à travers ses doigts. Je crois bien qu’à ce moment-là, tout ce que je cherchais, c’était un prétexte pour taper sur quelqu’un. Je ne pouvais tout de même pas abîmer les chefs-d’œuvre. Quoique... étaient-ils authentiques, ou plus vrais que nature ?

Heureusement pour tout le monde, ce fut Vakiruna qui me répondit, sur un ton juste, apaisant, savamment dosé, naturel.

– Ceci est notre capital.

Je la regardai, les yeux ronds. Je devais dire quelque chose pour ne pas devenir dingue. Aucun mot sensé n’apparut dans mon esprit. Vakiruna reprit :

– Chacune des œuvres qui se trouvent ici est cotée selon un barème établi par un collègue d’investisseurs étrangers. Cette valeur sert à indexer un capital virtuel qui est attribué à la Nomédie pour ses dépenses extérieures. Celles-ci se réduisent au strict minimum, tout le processus étant très bien contrôlé. Les dérapages éventuels n’ont guère de conséquences.

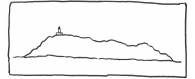
Il y avait comme un bruit au fond de mon cerveau. Un bruit de chaudière mal réglée.

– Pouvez-vous répéter, s’il vous plaît ? dis-je, bien plus doucement que tout à l’heure.

– Volontiers. Les œuvres que vous voyez ici – il y en a d’autres dans les diverses salles – servent de caution morale, à hauteur d’un certain montant, qui nous sert à effectuer une sorte de commerce international discret. Ces sommes sont déterminées par un groupe d’investisseurs, la plupart spécialisés dans l’art, mais pas tous, qui prennent en charge les dépenses réelles, sous couvert de diverses activités.

– Mais... c’est complètement absurde ! Qu’est-ce qu’ils reçoivent en échange ?

– Ce qu’ils reçoivent ? intervint l’un des jumeaux. L’un des biens les plus précieux qui soient au monde : la certitude que quelque part dans le monde, il reste une terre intacte, un refuge qui échappe aux spéculations boursières. Et si ce n’était pas suffisant, ils y gagnent... nous y gagnons aussi l’assurance que les originaux qui font le sel de



l'humanité sont bien à l'abri ; non seulement qu'ils sont bien à l'abri, mais que nous pouvons les visiter quand cela nous chante.

– Pas plus d'une fois par an, indiqua Vakiruna avec un sourire maternaliste.

– Bien entendu, confirma le jumeau avec un hochement de menton.

– Stop ! Arrêtez tout, m'écriai-je. Qu'est-ce que c'est que ce paradoxe abruti ? Vous spéculez pour empêcher la spéculation ? Ça n'a pas de sens ! L'économie n'est pas mon fort mais j'ai assez de cervelle pour comprendre que votre système ne peut marcher qu'en circuit fermé. Et le monde moderne est tout ce qu'on veut, sauf un système fermé.

– Bien observé, répliqua le jumeau. Vous avez parfaitement raison. Cet endroit n'est pas une banque comme les autres. Elle sert de membrane de protection entre le monde extérieur et celui-ci, entre le nôtre et le leur. Donc : oui, nous pouvons spéculer ici, nous pouvons ajouter de la valeur à ce que nous y investissons. Mais pas au sens habituel du terme. Voulez-vous savoir comment ?

Il devenait inquiétant ; j'aurais dû tenter de le déstabiliser en lui demandant son vrai nom. Au lieu de quoi, je parvins à rester diplomate. Vaguement.

– C'est ça, oui ; montrez-moi.

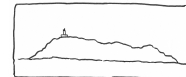
Leur petit jeu était bien préparé ; l'autre jumeau était déjà prêt à agir. Il poussa un panneau de marqueterie et s'effaça, nous faisant signe de passer avant lui. Il avait pris je ne sais où une lampe-tempête et l'allumait. Un passage secret, maintenant ! Ce fut pour moi la certitude que ce qui nous attendait au-delà n'était plus la « vraie » Nomédie. Plus la mienne, en tout cas.

Levant le nez, je m'apprêtais à passer devant lui mais un scrupule (ou un doute, si vous préférez) me décida à faire signe à Vi'ya de passer devant moi, ce qu'elle fit sans hésiter. Et qui me rassura à moitié. Les autres suivirent, avec une deuxième lampe. Vakiruna fermait la marche ; elle laissa la porte ouverte.

Il y eut d'abord un couloir lambrissé qui, après quelques mètres, laissait la place à une galerie de pierres taillées, descendant légèrement. Bientôt ce fut un escalier taillé dans la pierre. Vi'ya'ho'ni s'y enfonça, de son grand corps incroyable.

Comme tout le monde se taisait, je ressentais de plus en plus d'inquiétude. Je n'avais pas la moindre idée de ce qui m'attendait là en bas. Je ne pus m'empêcher de parler.

– Vakiruna ? demandai-je. Quelle sorte d'échanges financiers la Nomédie peut-elle avoir avec le monde extérieur ?



– Essentiellement de la protection, des leurres, de la poudre aux yeux. Vous n’imaginez pas que nous arrivons à détourner tout le trafic maritime par la simple force de notre pensée ?

– Et les avions ? Ils seront bientôt capables de traverser l’océan d’un seul coup d’aile.

– C’est fait, intervint un jumeau. L’an dernier, l’Atlantique a été franchi.

– Vous voyez ? commentai-je. Alors, comment allez-vous faire ?

– Nous y réfléchissons. Votre souci vous honore mais, vous savez, notre meilleure protection a toujours été l’incrédulité de vos semblables.

– Vous voulez dire, la crédulité ?

– Les deux sont les revers de la même médaille. Il suffit de savoir les diriger à bon escient. Un peu comme le *Miroir* d’Archimède. Vous savez ? celui qui est suspendu au-dessus de la porte d’entrée, dans la grande salle du haut.

Je n’eus pas besoin de répondre ; nous arrivions au bas de l’escalier. Il y avait une porte, qui donnait sur un espace étroit, terminé par une autre porte. Vakiruna n’ouvrit pas la seconde avant que l’un des jumeaux n’ait soigneusement refermé la première. Une fois encore, les portes n’avaient pas de serrure, seulement des loquets de bois. Il y eut un chuintement et mes oreilles se bouchèrent.

Au changement de l’ambiance sonore autour de nous, je compris que l’endroit où nous venions d’arriver était immense. Le moindre bruit produit par nous semblait s’éloigner dans toutes les directions à la fois avant de se perdre en échos variés. Je n’avais pas compté les marches mais nous étions loin sous la colline.

– Où sommes-nous ? dis-je d’une voix normale, ce qui entraîna une cascade de cris sourds qui me fit grimacer.

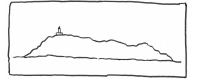
Je marmonnai des excuses puis répétai ma question en chuchotant.

– Dans le coffre de la banque, répondit Vakiruna. La « réserve fédérale » nomédienne, si vous préférez, ajouta-t-elle en pouffant de rire.

– Mais... c’est vide.

Du moins l’avais-je cru. Nos lanternes n’éclairaient qu’à cinq ou six pas autour de nous ; il n’y avait rien d’autre à voir qu’un sol de pierre, irrégulier mais propre.

– C’est normal, dit Vakiruna. Lorsque nous descendons déposer les travaux, nous allons le plus loin possible, pour laisser l’entrée dégagée. Il faut marcher encore un peu avant de voir les premiers dépôts. Si vous vous perdez, suivez les marques.



Il y avait des symboles gravés dans la pierre du sol, tous les quatre ou cinq pas. Aucun de ces signes ne me disait quoi que ce soit.

– Que signifie ce symbole-ci ?

– Aucune idée, répondit Vakiruna. Il est peut-être là depuis l'origine de la caverne, pour ce que j'en sais.

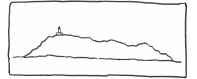
– Elle est grande comment, cette caverne ? demandai-je.

– Aucune idée non plus. Je n'ai jamais atteint la paroi du fond ; c'est trop loin et trop encombré.

Je ressentis alors une crise de quelque chose qui devait être un vilain hybride de claustrophobie et d'agoraphobie, si tant est que ce soit possible. Le résultat fut une sueur froide et fugace qui se dissipa quand je secouai la tête.

Nous marchâmes une bonne minute en silence. Le sol ondulait un peu mais restait globalement plat. Il n'y avait pas la moindre trace d'humidité. Mon cœur battait si fort que les autres devaient l'entendre.

Tout commença par un scintillement, quelque part devant nous, d'objets métalliques ou de verre reflétant la lumière de nos lampes. Bientôt, j'entendis des sons, peut-être mécaniques. Sans prévenir, un premier objet apparut dans le faisceau : un instrument de musique ? Puis, très vite, des choses ; partout, par terre. Empilées les unes sur les autres. Accrochées, imbriquées, appuyées. Des tableaux, des tapisseries, des images, des mosaïques. Des labyrinthes de faïences, de sables, de coquillages, de marqueterie, de laques, d'écailles de poisson, d'autres matériaux. Des sculptures de toutes textures et formes ; de la pierre et du bois, du métal et de l'écume, du carton et du jade, du batik et de l'organdi ; en forme de gens, d'animaux, de véhicules, d'outils ; des choses informes et sensuelles, d'autres agressives avec des pointes, rougeoyantes ou ternes, ou avec des pointes mais néanmoins attirantes, bigarrées ou transparentes, clignotantes ou rayées. Des livres aussi, des livres partout, glissés, posés dans les recoins ; des livres de papier, de chiffon, de peau, de parchemin, des rouleaux de papyrus et de jonc, des feuilles d'arbre et de l'aubier racorni. Des livres ronds, rectangulaires, carrés, cubiques, cylindriques, ouverts et fermés, dorés ou bleu-vert, aux pages taillées en forme d'escalier, dans toutes les langues, idéographiques, alphabétiques, syllabaires, cunéiformes, indéchiffrables ou belles à crisser des dents. Des vêtements, pliés, étalés, portés par des mannequins ou des fils tendus, mobiles ou inertes ; des chapeaux vivants,



des robes incompréhensibles et des gants formidables, des chaussures à caresser les montagnes, à franchir les détroits, qui sait ? Et puis...

– Il y a tant de... choses, dis-je au bout d'un moment.

Je tournais sur moi-même pour voir les autres. Vi'ya s'était éloignée et inspectait des objets, comme un chaland à la brocante.

– Il y a tant de choses qui ne *peuvent* pas être ici ! hurlai-je.

– Si ! répondit l'écho. Si. Si.

– Où est la danse ? Où est le film *Métropolis* ? Où sont les choses qui se déroulent ? Vous ne pouvez pas laisser traîner le temps comme un vulgaire trognon de poème ! Et... et... il n'y a pas d'armes ! Vous voulez me faire croire que personne n'a jamais créé d'armes ? Que vous êtes parfaits ?

Je perdais pied. Sans que je la voie, Vi'ya s'était approchée de moi, par derrière. Elle me posa quelque chose sur la tête ; un objet lourd qui tomba sur mes yeux et mes oreilles. J'ignore pourquoi je n'ai pas eu peur. J'ignore comment.

Une seconde plus tard, la caverne disparut et je vis et j'entendis et je sentis le souffle de l'air déplacé par la danse qu'exécutait un couple surgi du néant, un pas de deux impossible où leurs corps se dédoublaient dans le temps et l'espace pour se perdre et se rejoindre dans une étreinte jamais terminée, toujours recommencée, jamais la même, toujours sublime ; sans le moindre faux pas.

Je hurlais sans m'en rendre compte. Les mains de Vi'ya se posèrent sur mes épaules et les massèrent, rétablissant mon équilibre. J'entendis la voix de Vakiruna par-delà la musique, disant que cela faisait toujours cet effet la première fois. Que tout se passait dans ma tête, qu'il n'y avait rien à craindre, rien de plus que dans mes cauchemars habituels d'enfant. Je pleurais comme un torrent libéré par la fin de l'hiver. Quand le pas de deux se termina, je sombrai dans un vide noir et silencieux ; puis les premières images de *Metropolis* apparurent. C'étaient les dernières que j'avais vues avant de quitter le monde d'ailleurs, de là-bas. Et elles étaient maintenant ici. Dans ma tête. Fritz Lang était venu ici. Y était-il né ?

J'arrachai le casque en criant, à genoux écorchés, le front contre la roche. Quelqu'un pressait ma main, d'une main que j'écrasai. Mon autre main fouillait ma chevelure à la recherche du trou par lequel ma raison s'écoulait.

Je me redressai d'un coup de reins, arrachai ma main à celle de Vi'ya, m'emparai d'une lampe et partis en courant dans une direction qui pouvait être celle du passé. Je courus



jusqu'à épuisement complet, m'effondrai contre un amas de choses qui évoquaient du mobilier dadaïste croisé avec de grandes orgues de corail.

Les autres me retrouvèrent grâce à la lampe. Moi, je dormais à terre, ne rêvant de rien. Ils me laissèrent dormir longtemps. Quand je m'éveillai, Vakiruna me massait les tempes et je me sentais plus calme que l'œil d'un cyclone amoureux de la péninsule qu'il vient de ravager.

Ils parlèrent doucement. De rien, tout d'abord. Puis ils me parlèrent, doucement. Et doucement, je répondis. Autour de nous, les choses, sans bouger toutes, continuaient à s'accumuler par couches de plus en plus hautes, à une hauteur où ne portait plus la lumière.

– Où sommes-nous ? dis-je.

– À ce qui correspond à votre XIV^e siècle, environ.

Je n'arrivais plus à regarder ; je n'y voyais plus rien. Mes sens avaient débordé. J'avais besoin d'une cure de néant pour me ré-équilibrer les sens. Pourtant, je n'étouffais pas vraiment ; c'étaient mes nerfs qui se retissaient lentement, un à un.

– Comment fonctionne tout cela ? Est-ce le dépotoir des artistes nomédiens ?

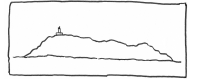
– Que vous répondre ? dit Vakiruna. La caverne est parfaitement isolée ; rien n'y pourrait. On peut s'enfoncer aussi loin que l'on veut dans le passé. Tout y reste en l'état, même les artefacts en matières organiques. Ne me demandez pas comment c'est possible. Mais le plus important, c'est qu'il n'y a pas d'artistes nomédiens, comme vous dites ; à moins qu'il n'y ait rien d'autre. Non, ce n'est pas un dépotoir, parce que nous n'en avons pas ; nous recyclons tout. Oui, c'est un dépotoir, parce que nous y déposons une large part de nos productions, presque tout ce que les habitants de la Nomédie ont fabriqué au cours des siècles. Tout ce qui ne pouvait servir, ou dont plus personne ne voulait. Tout ce qui a été apporté volontairement. Tout ce qui était incompréhensible. Tout ce qui avait été rêvé, réalisé, puis dont l'usage ou la beauté s'était perdu.

43

– Et les autres... ceux d'ailleurs, ils venaient se servir ? dis-je d'un ton qui se voulait neutre mais n'était que blessé.

– Non, pas se servir. S'inspirer. S'imprégner. Contribuer. Ajouter, retrancher, multiplier, reproduire et se produire. Créer. Mais aussi galvauder et hurler, palper la matière d'autrui, jouir de tout ce qu'il y a dans les autres. Les rencontrer de plein fouet, amadouer leur mémoire.

– La République des Artistes... chuchotai-je.



– Ce n’est pas faux, intervint l’un des jumeaux. Il a sans doute fait un séjour ici. Lui et des milliers d’autres. Peu à peu, au fil du temps.

Je ne voyais pas de qui il parlait. Je me sentais triste sans savoir pourquoi. Je compris pourquoi tout en le disant, tout en prononçant les mots. Et je comprends aujourd’hui, tout en l’écrivant, à quel point je ne me trompais pas :

– Je. N’y. Crois. Pas.

Les autres se turent.

– Je n’arrive pas y croire. C’est... factice. C’est forcément faux. Faux comme le rêve de quelqu’un d’autre. Faux comme une pièce de théâtre du siècle dernier et du continent d’à côté, qu’on ne peut même pas espérer comprendre. Faux comme un roman mal traduit. Faux comme un lac de rétention sans clocher qui dépasse. Faux comme un sourire de prêtre, ou comme le baiser d’une mère à son enfant qui la quitte, ou comme la fumée qui sort de la cheminée d’une usine...

En réalité, je n’ai pas dit tout cela. Je n’ai prononcé que quelques mots, le début de la phrase tout au plus, jusqu’au mot « rêve », je crois. La suite, je l’ai pensée seulement, et je la retranscris ici, maintenant ; loin de là-bas, loin de tout ce qui compte. En terre de solitude et de froid.

En silence palpable.

VI

Après mon silence, il fallait bien recommencer à respirer, à parler. Je ne sais plus vraiment ce que j’ai dit. Peut-être quelque chose comme :

– ... Comment voulez-vous que j’admette une chose pareille ? Que les génies humains n’étaient que des faussaires !

C’était une phrase comme une autre. Je n’étais déjà plus vraiment là-bas. L’esprit de moi s’en était envolé.

– Vous vous trompez, me répondit l’un des jumeaux. D’abord, ils ne sont pas tous venus, loin s’en faut. Ensuite, ceux qui l’ont fait sont venus étudier seulement ; leur génie était bien le leur. C’est simplement qu’ils ont laissé ici en gage leurs prototypes et leurs modèles ; je dis modèle, non au sens de chose qu’il faut imiter, mais de chose dont on peut s’inspirer. Après quoi, ils sont retournés chez eux – ou peut-être, où bon leur semblait – et ils y ont créé des œuvres qui ne sont pas moins authentiques.



– Mais enfin, ce n'est pas possible ; Michel-Ange n'a jamais quitté Florence que pour Rome, et vice-versa.

– En réalité, il en est bien parti ; mais quand il y est revenu, il avait vieilli, mais différemment ; il était devenu quelqu'un qu'il n'aurait pas été, fût-il resté là-bas. Imaginez que le temps est un ruban de Möbius ; vous avez l'impression d'avoir fait un tour complet, d'être de retour... alors qu'en fait, vous êtes toujours vous, mais autrement.

– Ici, le cours du temps est une anamorphose, dit l'autre jumeau. Il étale et déforme la vision de l'avenir et des possibles.

J'attendis un instant.

– Vous contrôlez le temps ? C'est là votre petit secret ? Je n'y crois pas une seconde.

– Vous faites bien. Nous ne contrôlons rien du tout : vous oubliez simplement *où* nous sommes.

– Où sommes-nous, selon vous ?

– Au cœur d'un mythe pur et simple qui n'a pas d'existence avérée aux yeux des hommes et des femmes. Et comme dans tous les mythes, ici le temps ne passe pas comme un fleuve ; il décrit des boucles qui ne se referment pas sur elles-mêmes. Ou si vous préférez le dire en termes plus modernes : l'Histoire a l'air d'être arrêtée, parce que toutes les histoires deviennent possibles. Il vous suffit de faire le tour du lagon, et vous ne reviendrez pas exactement à votre point de départ.

– D'ailleurs, intervient l'autre jumeau, savez-vous en quelle année nous sommes ?

Je ne sus que répondre. Le jumeau eut la grâce de ne pas pavoiser.

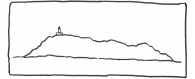
– Quand vous retournerez chez vous, rien d'autre que vous n'aura changé. Le temps n'aura pas vraiment passé, il aura pris une tangente, un autre cours. Ici, c'est comme lorsque vous lisez un livre. Certes, quelques heures se sont écoulées, mais votre maison est toujours là, votre famille, vos amis sont toujours les mêmes. Ils ne vous considèrent pas comme « autre » parce que vous aurez lu un livre. Pourtant, n'est-il pas vrai que certains livres peuvent vous changer ?

– Vous confondez fiction et réalité, dis-je. Quant à moi, je sais bien que je ne suis plus en train de rêver.

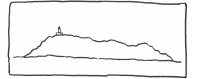
– En effet ; vous êtes en train de faire rêver. La nuance est de taille.

– Je veux rentrer chez moi.

– Il vous faut, pour cela, faire un geste très simple.



- Lequel ?
 - Refermer ce livre. Ôter le miroir déformant qui crée l’anamorphose. Mettre un terme au récit.
 - Cela voudrait dire que c’est moi qui ai imaginé tout cela. Je ne veux pas !
 - La question n’est pas là. C’est vous qui racontez, c’est votre histoire ; votre parole est le miroir. Elle a créé cette île, qui existe désormais. Toutes les îles imaginées par ceux qui l’ont parcourue existent.
 - Nous avons fait le serment, mon frère et moi, de n’en parler à personne, jamais.
 - Vous allez m’obliger à faire la même chose ?
 - Vous faites ce que bon vous semble.
 - Bien sûr que non, puisque ce que je veux maintenant, c’est rentrer chez moi.
 - Refermez le livre, vous dis-je ! Ôtez le miroir. Et vous retrouverez votre univers, votre vie, la personne qui vous aime...
- Voilà. C’était ça, le défaut de l’armure. J’y enfonçai aussitôt un doigt vengeur, cherchant la plaie pour la travailler.
- La personne qui m... Elle est partie avec quelqu’un d’autre. Ha ! Si je reviens maintenant, chez « nous », elle n’y sera plus. Vous voyez bien que les choses ont changé. Qu’est-ce que vous dites de ça ?
 - Qu’en savez-vous ? Comment savez-vous que votre amour n’est plus chez vous ? Avez-vous songé à aller vérifier ? Il n’y a en vérité qu’un seul moyen de le savoir.
- Je transpirais à grosses gouttes. Je respirais mal.
- Et si je veux rester ici ?
 - En ce cas, gardez le livre ouvert, laissez le miroir en place, sur une table ou mieux, un lutrin. Mais il vous faudra continuer à écrire ou à peindre. Un livre qui ne raconte rien n’incite pas à lire ; une toile vide incite peut-être à regarder mais pas à voir. Et des pages blanches, cela ferait mesquin.
 - En plus, ç’a déjà été fait, intervint Viya’ho’ni d’un ton détaché.
- Alors, je repris la plu
- Alors, je reprends la plume pour continuer mon histoire absurde, délirante et si douce.
- Pour. Continuer. Mon. Histoire.
- Même si je suis quelqu’un d’autre.
- Après tout, qu’en saurez-vous ?



Lorsque je suis plus calme, nous remontons à la surface, au musée-banque. Viya'ho'ni emporte avec elle un objet, un truc en bois qui ne ressemble à rien. Je n'ai pas la force de lui demander ce qu'elle compte en faire ; cette fille a trop d'imagination pour moi.

Nous arrivons en haut, où il fait nuit. Les jumeaux décident qu'il est plus sage de rester ici encore une nuit ; ils reprendront l'avion demain. Lorsqu'ils se tournent vers Vi'ya pour lui demander confirmation, j'ai un curieux pincement au cœur. Je veux qu'elle ne parte pas. Elle leur répond que non, qu'elle va rester un an ou deux pour... faire des trucs. C'est l'expression qu'elle emploie en riant, et je m'aperçois que les Nomédiens n'ont pas de mot qui signifie « truc », ni chose ni machin. Car pour eux, tout a le mérite et le droit d'exister.

C'est alors que Lora'e'hur me regarde. Il m'interroge de son regard. Sans prononcer un mot. Il y a une place à bord de leur engin, dit ce regard. Leur engin qui rentre quelque part, quelque part en ailleurs. Amérique ou Europe, je ne sais. En Occident. Il y a une autre place, infinie, autour de moi ; partout, la Nomédie est prête à me recevoir, à me traiter comme si j'étais des siens.

J'ai toute la nuit pour réfléchir. Réfléchir ? Réfléchir... Après tout, oui, qu'est-ce qui m'empêche de laisser le livre ouvert, de laisser le miroir déformant pour qu'il me réfléchisse à l'infini, à ma place ? Est-ce que le temps continuera à passer si je laisse le livre ouvert en grand ?

Il n'y a qu'un moyen de le savoir : retourner au point de départ, en espérant ne pas me croiser en route.